

UNIVERSITÉ DE LYON - FACULTÉ DES LETTRES

La PSYCHOLOGIE de l'INTÉRÊT

THÈSE

SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON
POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

PAR

葉 慶

YEH Ling

(Yé Lin)

Elève de l'Institut Franco-Chinois de Lyon



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

1929

LA PSYCHOLOGIE DE L'INTÉRÊT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE LYON - FACULTÉ DES LETTRES

La PSYCHOLOGIE de l'INTÉRÊT

THÈSE

SOUTENUE

DEVANT LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

PAR

葉 慶

YEH Ling

(Yé Lin)

Elève de l'Institut Franco-Chinois de Lyon



LYON

Imprimerie BOSC Frères & RIOU

42, Quai Gailleton, 42

—
1929



A LA CHÈRE MÉMOIRE

DE MES PARENTS

A MON CHER MAÎTRE

MONSIEUR SEGOND

Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon

Hommages les plus respectueux et
les plus reconnaissants.

A MESSIEURS LES FONDATEURS

DE L'INSTITUT FRANCO-CHINOIS

A MES ANCIENS PROFESSEURS

ET A MES AMIS

LA PSYCHOLOGIE DE L'INTÉRÊT

CHAPITRE PREMIER

La définition de l'intérêt

Nous disons qu'une chose nous intéresse lorsqu'elle nous engage, captive notre attention et absorbe notre activité. L'intérêt est donc un rapport intime entre nous d'un côté et l'objet en question de l'autre. Mais d'où vient ce rapport? Pourquoi à tel instant, parmi mille choses qui nous environnent, n'y a-t-il que celle-là, et non d'autre, qui s'attache à nous et à laquelle nous nous attachons? Quel est le mécanisme de ces actions réciproques et mutuelles? Et quels effets produisent-elles sur notre développement individuel? Ce sont là les questions qui vont nous occuper et feront l'objet de notre étude.

En examinant nos intérêts, nous trouvons qu'il y en a de deux ordres. Les premiers sont ce que nous ressentons à l'égard des objets qui répondent à nos impulsions,

nos tendances et nos besoins spontanés de l'organisme. Les deuxièmes sont pour les objets qui nous font obstacle ou nous menacent. Mais ces deux ordres d'intérêts ont ceci de commun: ils exercent tous la fonction de veiller à la continuité et au développement de la vie. Claparède a justement remarqué que l'étymologie du verbe « intéresser » signifie « importer ». « Est intéressant pour nous tout ce qui nous importe, par conséquent les choses désagréables qu'il importe d'éviter comme les choses agréables vers lesquelles il importe de tendre » (1).

Nous voyons par là que l'intérêt se définit par rapport à la vie. Là où il y a action de la vie, il y a intérêt. Comme la vie tend à devenir tout ce qu'elle peut devenir et à posséder le bien autant qu'elle le peut, l'intérêt se multiplie et se pousse. Le domaine de nos activités coïncide avec celui de nos intérêts. C'est ainsi que celui qui ressent le plus grand intérêt mène la vie la plus intense et que celui chez qui se réalise la plus grande variété des intérêts mène la vie la plus expansive. L'intérêt témoigne et représente l'aspect utilitaire de toutes nos activités.

Mais on parle souvent des activités désintéressées. Y en a-t-il vraiment? Examinons de près celles que l'on qualifie, d'ordinaire, de cette épithète, par exemple, les activités esthétiques. Il est à noter que l'on ne prétend pas, en employant le mot « désintéressées », qu'elles soient dépourvues de toute utilité quelle qu'elle soit. On entend seulement par là que les activités esthétiques ne poursuivent pas une fin pratique. Quant à leurs fonctions biologiques et à leurs portées morales et intellec-

tuelles qui sont aussi nécessaires pour la vie, on ne les nie pas, au contraire, on les proclame. Lalo a dit qu'une œuvre a cinq principaux rapports avec la vie de l'auteur ou de l'amateur, savoir: la fonction de diversion, la purgation des passions, l'activité technique, la fonction de perfectionnement et la fonction de redoublement (2). A ces rapports, on pourrait en ajouter encore d'autres, notamment, l'ostentation de soi-même, la pugnacité, etc... Ils montrent catégoriquement que les activités esthétiques ne sont pas désintéressées. La disparité apparente entre la proposition qu'elles sont désintéressées et l'affirmation que nous venons de faire vient de l'usage incorrect du mot « désintéressées » qui est, à son tour, la suite de la notion confuse du critérium par lequel on apprécie les valeurs utilitaires des choses. A la vérité, les activités esthétiques sont aussi intéressées que les autres ; autrement, l'artiste ne prendrait pas la peine de produire, et l'amateur serait tout à fait indifférent à l'égard de toute œuvre. Cette vue a, d'ailleurs, une signification importante, car si l'on envisageait l'art de notre manière, on trouverait que toute discussion entre l'école de l'art pour l'art et l'école de l'art pour la vie est évidemment verbale, ou bien que toutes les deux ont à la fois raison et tort.

Un psychologue distingué, Pérez, a bien discerné l'élément de l'intérêt dans le jugement esthétique de l'enfant. Citons un passage de son excellent ouvrage *Les trois premières années de l'enfant*, qui fera ressortir de façon plus frappante cet élément et soutiendra particulièrement notre thèse. « Il (l'enfant) rapporte, dit-il,

tout à lui dans ses appréciations esthétiques: joli est tout ce qui est lui, qui est à lui, pour lui, près de lui, sa personne, ses vêtements, ses jouets, ses parents, ses amis, ses animaux, ses fleurs et ses arbres. Cependant tout cela cesse quelquefois d'être joli: l'enfant, quand il s'est mis en colère, qu'il a désobéi, qu'il a fait de la peine à quelqu'un; ses jouets, quand il en est las, qu'il les a salis ou endommagés; ses amis, quand ils lui ont fait quelque peine. Nous voyons toujours entrer, comme éléments dominants, dans le sens enfantin du beau, les jugements et les sentiments premiers, ou immédiatement dérivés, dont est faite sa jeune personnalité » (3).

Nous tenons pour dit que toutes les œuvres que l'homme produit sont destinées à satisfaire à nos besoins ou nos tendances. Mais la beauté de la nature, pour laquelle nous éprouvons des sentiments du même ordre, a-t-elle aussi un intérêt personnel pour nous? Nous pouvons répondre affirmativement à cette question. Tout d'abord, un beau paysage nous fournit une foule de sensations agréables. Le jeu de lumière et d'ombre, les diverses couleurs d'arbres et de plantes, les lignes gracieuses ou grandioses de montagnes, la sinuosité et l'eau argentée de rivières, l'ondoiement de prairies, l'immensité de plaine, l'air pur ou parfumé des fleurs, le silence exquis, le chant d'oiseaux, d'insectes, ou les murmures de feuilles qu'un vent agite, tout cela captive nos sens et nous fascine. Il y a encore quelque chose de plus profond qui fait notre sentiment du beau d'un paysage. Un beau paysage émeut non seulement nos sens, mais encore notre âme. Il tend à nous identifier à lui. Devant une montagne gigantesque, par exemple,

nous éprouvons un sentiment de grandeur, d'élévation; au milieu d'une plaine vaste, nous éprouvons un sentiment d'infini. Ces sentiments de grandeur, d'élévation, d'infini, dont les occupations de la vie quotidienne nous détournent, répondent justement à nos aspirations les plus profondes. Ils nous jettent dans un monde nouveau, loin des soucis temporels, de l'amertume que comporte la vie. La sympathie dont parlent certains esthéticiens n'est pas autre chose que ces sentiments-là. Et libérés des éléments troublants de la vie ordinaire, nous pouvons, en outre, nous livrer à la douce rêverie, à la méditation qu'occasionne la contemplation de la nature. Nous pouvons interroger l'univers de son mystère, nous pouvons chercher à deviner l'énigme de la vie. Il nous importe peu, dans ce cas-là, de philosopher rigoureusement. Ce qui est essentiel, c'est de trouver un accord entre notre esprit et la nature ou un monde dans lequel notre intelligence, notre imagination et notre sensibilité s'harmonisent et s'unifient. On voit donc que même l'acte d'apprécier la beauté de la nature n'est pas désintéressé.

Il est encore d'autres activités qui nous paraissent, à première vue, extraites de l'intérêt, ce sont celles qu'on appelle des recueils, et des états qui pourraient être dénommés non-pensants. Les premières sont l'affleurement de l'inconscient (4), de véritables rêves éveillés. Elles nous captivent par la détente, par la poésie des images qui se déroulent spontanément au regard de l'esprit, et, à cause de leur analogie avec les rêves nocturnes, par la réalisation déguisée des désirs anciennement nourris mais délaissés ou refoulés depuis. Les

deuxièmes sont les perceptions sensorielles pures, dont a parlé W. James dans ses *Talks to students on some of Life's Ideals*. Ces états ont prise sur nous parce qu'ils nous font rejeter toute arrière-pensée, nous font jouir du présent, nous font goûter les plaisirs de la vie dans son aspect le plus caché. C'est par ces fonctions qu'ils remplissent que nous sommes tout absorbés dans ces états.

Autrefois, on considérait aussi comme désintéressées les actions dites morales. Mais d'après les récents travaux de l'école freudienne, elles ne le sont pas non plus. En traitant de la sympathie, Ralph écrit : « On peut dire d'une façon générale que le sentiment que l'individu éprouve à l'égard des conditions du milieu dépend essentiellement de l'action apaisante ou irritante qu'elles exercent sur son moi. Il en résulte que si telle ou telle condition du milieu nous plaît ou nous déplaît, ce n'est pas parce qu'elle est bonne ou mauvaise en soi, mais en raison de la manière, agréable ou désagréable, dont elle nous affecte, parce que nous sommes faits d'une certaine façon, alors que d'autres individus, faits autrement que nous, peuvent être affectés tout différemment par les mêmes conditions. Autrement dit, nous réagissons aux influences extérieures conformément à certaines aspirations et antipathies qui existent dans notre esprit inconscient » (5). Si nous avons pitié d'un pauvre, c'est que nous nous sommes identifiés, par sympathie, à ce pauvre et si nous voulons rendre justice à quelqu'un, c'est que nous ne voulons pas être traités injustement par autrui. La moralité par sympathie n'est pas désintéressée.

Mais on peut nous faire une objection, en disant que si la moralité par sympathie est intéressée, l'acte qui se conforme à un jugement moral ne l'est pas. Car tandis que la sympathie a un caractère individuel, les jugements moraux sont universels. Nous répondons que les jugements moraux ne sont pas universels par eux-mêmes, ils ne sont pas, comme les jugements logiques, indépendants de nous, ils doivent leur universalité à la reconnaissance générale de leur valeur utilitaire. Cette valeur consiste à régler, à contrôler équitablement nos relations sociales. C'est l'équité des jugements moraux qui fait leur valeur, c'est la reconnaissance générale des jugements moraux qui leur donne leur caractère universel. Et cette reconnaissance est forcément générale. Comme nous vivons en société et que nos actes peuvent causer des préjudices les uns aux autres, il nous est nécessaire de formuler certaines règles qui les surveillent. Puisque nous ne voulons pas subir les préjudices d'autrui, nous devons renoncer à les faire à autrui. « Ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit, dit Confucius, ne le faites pas à autrui » (6). L'observation des jugements moraux est en notre intérêt. C'est pourquoi leur acceptation est universelle. De ce qui précède, on peut conclure que toute l'activité est pénétrée et animée de l'intérêt.

Jusqu'ici, nous avons entendu l'intérêt dans son sens utilitaire et nous avons constaté qu'il y a toutes sortes d'intérêts. Se trouve-t-il que tous les intérêts sont utilitaires à tous les points de vue, en d'autres termes, tous les intérêts psychologiques sont-ils toujours et d'une façon complète identiques aux intérêts biologiques ?

L'observation nous a appris que non : dans la vie pratique, nous rencontrons souvent le divorce des intérêts. Ce divorce, à notre analyse, provient de trois facteurs. En premier lieu, nos tendances, en tâtonnant pour chercher à se satisfaire, ne trouvent pas toujours une issue adéquate, elles suivent souvent le chemin le plus court et le plus facile, par là, elles s'égarent quelquefois et ne s'accordent pas avec les autres. En deuxième lieu, une impulsion, une fois sa forme prise et sa satisfaction obtenue, tend à s'installer et devient une habitude qu'il est désormais un plaisir pour l'individu de réitérer. Finalement, dans une situation critique où l'on ne dispose pas, pour s'en tirer, de moyens uniquement avantageux, on recourt à un procédé même pernicieux pour éviter un mal plus insupportable. De ces tendances erronées, de ces habitudes accaparantes, de ces alternatives forcées, il résulte le désaccord et le manque de l'équilibre des intérêts, l'écart de la ligne de l'intérêt principal de l'individu. Mais les intérêts qui s'opposent à l'intérêt principal, quoique nuisibles d'une façon générale, sont, à certains égards, nécessaires, parfois même utiles, du point de vue de ceux, par exemple les freudiens, qui tiennent compte de tout état normal ou pathologique dans lequel se trouve l'individu qui est en proie aux intérêts adversaires. Car, à côté des intérêts permanents, généraux, il y a des intérêts momentanés qu'exigent les circonstances de la vie, et des intérêts particuliers qui sont les conséquences logiques des états particuliers psychologiques ou physiologiques, qui ont tous leur raison d'être, et par là, ne laissent pas d'être des intérêts

même au sens propre du mot, mais des intérêts de degré inférieur.

Ce divorce, en outre, ne saurait normalement devenir permanent et sérieusement prononcé, étant donné qu'il menacerait la vie elle-même. Comme la vie tend toujours à se maintenir, elle tâche de vaincre tous les dangers qui la menacent, et les vainc si elle est mieux équipée: elle dicte et conduit ses actions de son mieux pour qu'elle se développe et s'intensifie le plus possible. Et d'ailleurs, les divorces de ce genre pourraient diminuer, sinon complètement disparaître, à mesure que le terrain de notre exploration intellectuelle augmente, que notre vie se soumet de plus en plus à la raison. Le jour où l'état de notre connaissance s'élève jusqu'à un point tel que nous dirigeons notre vie avec la clairvoyance, notre vie suivra assurément la ligne de son intérêt principal qui est l'expansion et la croissance de notre être.

Nous sommes donc persuadés que c'est à cause des services que les objets nous rendent, soit en donnant libre essor à notre élan vital, soit en parant les dangers qui pèsent sur nous, que nous nous intéressons à eux. Seulement les objets qui nous rendent ces services ne sont pas tous susceptibles de nous inspirer un intérêt de même intensité. Certains d'entre eux nous saisissent impérieusement, tandis que d'autres nous captivent moins ou médiocrement. La puissance de la prise sur nous d'un objet dépend des rapports entre nous et celui-ci. Quand nous avons commerce avec un objet pour lequel nous sommes spécialement doués, cet objet donne lieu chez nous à une réaction subjuguante. L'opération mathématique n'est qu'un jeu absorbant pour un ma-

thématicien génial, pour les autres elle est un travail sérieux, un casse-tête, ou même un dégoût selon leur disposition pour les choses de cet ordre. Chacun sait qu'Ampère courait après le tableau noir mobile et que bien des écoliers fuient les problèmes de l'arithmétique. Les professions, les occupations, et les habitudes influent aussi sur les degrés de l'intérêt que nous éprouvons pour un objet. Un naturaliste, au cours d'une promenade à la campagne, porte attention à une plante d'une espèce rare, dès qu'il l'aperçoit, se met à l'étudier, à en noter les détails et, probablement, une fois chez lui, à la classer, à écrire un article qu'il fera publier dans une revue, tandis qu'un profane, qui passe à son côté, lui jette un coup d'œil et l'oublie désormais comme s'il ne l'avait jamais vue. Ajoutons encore que l'intérêt le plus intense se porte sur l'objet qui répond à notre besoin le plus intense et le plus immédiat. Les objets environnants pourraient nous inspirer un intérêt d'une intensité quelconque à un autre moment et ailleurs, mais à cet instant, ils nous sont indifférents; et cet objet qui nous tient actuellement en haleine pourrait n'avoir pas existé pour nous et pourra ne pas exister non plus en un avenir prochain; pour le moment, à l'égard d'autres objets et à l'égard de lui-même en d'autres moments, il occupe la première place dans notre conscience. Pour peu qu'on observe des cas de ce genre dans la vie quotidienne, on s'en rendra compte; et nous croyons qu'il n'est pas besoin d'appuyer sur cette considération. Voilà bien des facteurs qui déterminent les degrés de l'intérêt.

Tâchons maintenant de définir l'intérêt. Lorsqu'un

objet ou une situation nous stimule, il met tout de suite en branle notre énergie, déclanche les mécanismes innés et acquis de notre organisme et provoque une action dynamique qui n'est pas autre chose que la tentative de nous adapter au milieu. La situation change à la suite de chacune de nos interventions et, à son tour, notre activité se contrôle, se corrige et se conduit, suivant les péripéties de la situation pour contribuer au bien de notre être. C'est la fuite du danger ou l'assouvissement de nos tendances, de nos impulsions ou de nos besoins qui nous rend attentifs à un objet ou à une situation. Mais c'est grâce au déclenchement des mécanismes innés et acquis de notre organisme par la stimulation d'un objet ou d'une situation, que nous sommes absorbés d'une façon plus ou moins continue et plus ou moins complète dans notre activité. Un intérêt est un comportement absorbant qui a pour aboutissement la satisfaction d'une ou plusieurs tendances, impulsions, etc., ou la mise à l'écart d'un danger menaçant. Si nous analysons son processus et ses conditions, nous trouvons qu'ils sont très compliqués et impliquent toutes, ou presque toutes nos activités mentales et physiques. Nous nous imposons comme tâche de traiter modestement ces problèmes dans les chapitres suivants.

(1) Claparède, *l'Association des idées*, p. 136.

(2) Lalo, *Esthétique*, pp. 29-33.

(3) Pérez, *Les trois premières années de l'enfant*, pp. 317-318.

(4) Baudouin, *Suggestion et Auto-Suggestion*, pp. 124-126.

(5) Ralph, *Connais-toi par la psychanalyse*, pp. 220-221.

(6) Le Lwen-yu, chap. XIV.

CHAPITRE II

La racine de l'intérêt

Dans l'étude précédente, nous avons constaté que toute l'activité est intéressée, mais nous n'avons rien dit sur la racine de l'intérêt. Le but de ce chapitre est de tenter l'élucidation de ce point.

Bien des psychologues du dernier siècle et d'aujourd'hui encore pensent que la source où toutes nos activités puisent leur énergie se trouve dans nos instincts et que ce sont nos instincts qui constituent la base de toutes nos activités. Le psychologue anglais Mc Dougall pourrait être considéré comme leur représentant ; il prend les instincts comme le point de départ de son ouvrage, *The Introduction to Social psychology*. Selon Mc Dougall, « les impulsions instinctives déterminent les buts de toutes les activités et fournissent les forces motrices par lesquelles toutes les activités mentales sont entretenues ; et tous les appareils intellectuels com-

plexes de l'esprit le plus hautement développé ne sont qu'un moyen vers les buts, ne sont qu'un instrument par lequel ces impulsions cherchent leurs satisfactions, tandis que le plaisir et la peine ne servent qu'à les diriger dans leur choix des moyens » (1). « Privé de ces dispositions instinctives avec leurs impulsions puissantes, ajoute Mc Dougall, l'organisme deviendrait incapable d'activité d'aucune sorte, il demeurerait inerte et immobile comme les rouages merveilleux dont le grand ressort a été enlevé ou comme une machine à vapeur dont le feu a été retiré » (2).

Mais en 1918, un psychologue américain, Woodworth, réfuta cette théorie par la publication de son ouvrage, *Dynamic Psychology*. Il trouve que « cette présomption d'une grande inertie dans l'organisme, bien qu'elle ait peut-être une certaine vraisemblance lorsqu'elle s'applique aux adultes, est plutôt grossière lorsqu'elle s'applique aux enfants » (3). « Le fait est que l'enfant répond à une grande variété de stimulants et qu'il est fortement ébranlé par le stimulant qui l'atteint du dehors » (4). « Dans le jeu des garçons plus âgés aussi, il est difficile de trouver qu'un grand mobile est nécessaire, puisque toute chose peut être transformée en jeu et devient ensuite attractive par elle-même » (5). Il montre avec autorité que « n'importe quel mécanisme — sauf peut-être quelques-uns des plus rudimentaires qui donnent lieu aux réflexes simples — une fois excité, est capable de fournir son propre moteur et aussi de prêter son moteur aux autres mécanismes rattachés » (6). Les mécanismes de Woodworth comprennent non seulement les instincts, mais aussi les capacités natives. « Les

instincts sont les adaptations aux traits très généraux du milieu tandis que les capacités sont les adaptations aux traits plus spéciaux » (7). « Les capacités natives sont essentiellement dans la même position que les instincts pour ce qui est du sujet du moteur. Elles sont les mécanismes qui sont, en premier lieu, promptement excités à l'activité et qui exigent donc peu de stimulants pour les mettre en marche; et, en deuxième lieu, une fois excités, ils tendent, comme les instincts, à rester actifs et agissent en qualité de forces motrices aussi pour les autres mécanismes qui ont des rapports avec eux et qui, à ce moment, ne sont pas autrement activés » (8).

Nous voyons par là que la théorie de Woodworth l'emporte, en beaucoup de points, sur celle de Mc Dougall : d'une part, elle contribue à établir le principe du dynamisme psychologique, qui est riche de conséquences dans les sciences sociales ; d'autre part, elle explique des faits dont la théorie de Mc Dougall ne rend pas compte.

Cependant, un psychologue chinois Kuo Zing-yang (Kwo Jen-yuan) trouve que Woodworth a tort de garder encore la notion de l'instinct. Pour lui, l'instinct n'existe pas, il est fabriqué de toutes pièces par les psychologues qui veulent savoir, mais en vain, la source de nos activités. Dans son article, *Giving up Instincts in Psychology* (9), il dénonça le mystère de l'instinct. Il dit que derrière le mot instinct, toute une formation de l'action se cache. Nous en serons bien convaincus quand nous aurons trouvé que l'hypothèse de l'instinct ne rend pas plus claire l'origine d'une activité et lorsque

nous aurons vu que l'on commet, en la soutenant, l'erreur de *petitio principii*. Mais, au contraire, si l'on rejette cette hypothèse qui ne sert à rien et que l'on observe les faits, le mystère de l'origine de l'activité se dissipe et l'on voit que ce que l'on nomme l'instinct est en réalité une combinaison de réflexes coordonnés ⁽¹⁰⁾ et qu'il est aussi une réaction spécifique à une situation déterminée ⁽¹¹⁾. L'instinct, dit-il, n'est pas inné, comme on le prétend, il est une acquisition de l'être vivant par la méthode d'essai-et-erreur, c'est-à-dire l'intégration des réflexes qui sont utiles pour répondre aux circonstances et l'élimination de ceux qui, non seulement, ne contribuent pas à rendre l'individu maître de la situation, mais constituent encore des obstacles encombrants.

La critique de Kuo Zing-yang sur la notion de l'instinct est dans un sens très pénétrante. En effet, lorsqu'on se trouve en présence d'une action dont l'on ignore la racine, il est très commode de faire appel à la notion de l'instinct pour s'accorder une explication gratuite. On n'a plus besoin alors de prendre tant de peine à analyser l'action, à révéler sa véritable nature, à chercher ses significations qu'elle pourrait avoir dans les activités ultérieures. Mais, si la théorie de l'instinct est à modifier, le fait de l'instinct n'en reste pas moins vrai. On peut combattre une théorie fausse, mais on ne peut pas nier un fait. Le fait est que toutes nos activités supposent les mécanismes innés de notre organisme, les réflexes, les réactions internes et les réactions explicites qu'elles entraînent. Si nous n'avions pas ces mécanismes, aucun stimulus ne pourrait provoquer une réaction de notre part, l'organisme serait inactif, et nous n'au-

riens pas moyen d'apprendre les réactions adaptatives. Les tendances des mécanismes innés constituent ce qu'on appelle les instincts (12). C'est sur la base de nos tentatives pour satisfaire à ces tendances que sont bâties nos tendances acquises.

Kuo Zing-yang a raison d'insister sur la formation de l'action. La connaissance de la formation de l'action est très importante dans les sciences sociales, car le contrôle de notre conduite dépend de cette connaissance. Mais nous devons aussi connaître la nature humaine qui consiste, en une grande partie, dans les tendances des mécanismes innés. Si nous ignorons nos tendances innées, nous croirons qu'à force de contrôler nos activités, tout nous est possible. Cela implique des conséquences très graves. Par exemple, dans la science de l'éducation, la théorie de la discipline imposée par la volonté exclusive du professeur pourrait l'emporter sur celle qui respecte l'intérêt de l'élève, et, dans la science politique, l'étatisme pourrait l'emporter sur les principes démocratiques. La connaissance de nos tendances innées est aussi nécessaire que celle de la formation de nos actions.

Seulement, notre notion de la tendance innée diffère beaucoup de la notion de l'instinct. La tendance n'est pas, d'une part, comme l'instinct dans le sens que l'on l'entend souvent, la réaction motrice parfaitement définie, se produisant identique chez les membres de la même espèce, dans les mêmes circonstances. Elle est susceptible d'être diversifiée dans une certaine mesure aussi bien par notre constitution physiologique individuelle que par les situations différentes où nous nous trouvons. Elle ne détermine pas non plus, elle seule, et

à priori, comme l'instinct de Mc Dougall, le but de notre activité. Elle contribue seulement à cette détermination, car dans cette détermination il faut compter encore les actions des tendances acquises et les influences de la situation donnée. D'autre part, elle comprend la capacité innée de Woodworth, qui n'est, en somme, pas autre chose que le bon fonctionnement des mécanismes innés. Un homme bien doué est un homme qui dispose d'un organisme parfait. Mais, comme les mécanismes innés de chacun de nous ressemblent beaucoup à ceux des autres et que nous vivons dans des conditions souvent semblables, les réactions primitives de chacun de nous ont des similitudes considérables avec celles des autres.

Nous pensons avec G. Dumas que « chez les êtres vivants, l'idée de tendance est corrélatrice de l'idée de fonction et qu'on peut déduire la multiplicité des tendances de la multiplicité des fonctions » (13). « A chaque fonction organique correspond une tendance particulière, à la nutrition la faim, à la vision le besoin de voir, à la locomotion le besoin d'exercice, et chacune de ces tendances se manifeste lorsque la fonction ne s'exerce pas régulièrement ou lorsqu'elle s'exerce insuffisamment, par la double série de mouvements... (les mouvements positifs et les mouvements négatifs, c'est-à-dire des arrêts de mouvement à l'état naissant) et par la conscience de ces mouvements, les tendances les plus fortes étant corrélatrices en général des fonctions les plus nécessaires » (14).

Grâce aux études physiologiques récentes, on a pu préciser le mécanisme de beaucoup de ces tendances et

l'éveil des besoins. H. Piéron a décrit, en résumé, dans sa *Psychologie expérimentale*, les mécanismes de la soif, de la faim, du besoin d'uriner, du besoin de défécation, du désir sexuel, etc. Nous citons quelques passages de cet ouvrage pour donner une idée un peu plus précise de nos tendances innées :

« La soif, écrit H. Piéron, est liée à la perte en eau de l'organisme, du sang en particulier, dont la concentration saline augmente (A. Mayer) ; sous l'influence de cette déshydratation du sang, il y a arrêt de la sécrétion salivaire (peut-être un réflexe inhibiteur), et c'est la dessiccation de la bouche et de la gorge, comme l'a montré Cannon, qui entraîne le besoin, la tendance à boire. Aussi la soif peut-elle apparaître sans déshydratation, lorsque l'émotion produit la sécheresse de la gorge en inhibant la sécrétion salivaire. Et si l'on rétablit malgré la déshydratation du sang, la sécrétion salivaire par injection de pilocarpine, comme Pack l'a fait chez le lapin, on diminue ou supprime le besoin de boire.

« La faim est engendrée par les contractions à vide de l'estomac : en enregistrant les contractions stomacales de son collaborateur Washburn, à l'insu de ce dernier, Cannon constate que toutes les fois qu'elles se produisent, la sensation de faim est accusée peu après. Un chat privé totalement de l'estomac (Carvallo et Pachon, 1895) ne se nourrit plus spontanément ; il a perdu totalement la sensation de la faim. Le retour périodique des contractions stomacales (par un rythme acquis) entraînent corrélativement l'apparition régulière de la sensation. Dans l'inanition prolongée, la faim disparaît complètement (à la différence de la soif) par suite

d'une suppression de la motricité stomacale, et le besoin de se nourrir s'évanouit, ce qui montre qu'il faut se défier des explications finalistes. ⁽¹⁵⁾.

« Mais le déclenchement du désir sexuel ou de l'amour maternel, qui, chez les animaux, n'ont que des stimuli organiques, est encore loin d'être précisé.

« On sait que les sécrétions internes provenant d'une certaine portion des glandes génitales interviennent pour déclencher l'activité sexuelle. Chez la femelle des mammifères, il y a, au moment de la chute de l'ovule, libération d'hormones engendrant périodiquement le rut et des sécrétions odorantes agissant comme stimulus externe pour susciter le désir des mâles.

« Et les hormones génitales jouent, dans le comportement d'un organisme, un rôle très considérable, toute une série d'activités, tout un jeu de tendances dérivant de l'instinct sexuel. C'est ainsi que de vieux rats, malpropres et humbles, après avoir reçu une greffe testiculaire ou subi une ligature des canaux déférents (Steinach), font soigneusement leur toilette, se montrent fiers et courageux.

« On savait déjà que la puberté se traduit dans la conduite par des attitudes coquettes ou fières, par des occupations esthétiques, etc. » ⁽¹⁶⁾.

Les tendances psychiques supérieures sont dérivées des tendances innées. Elles sont acquises et développées au contact des expériences où il va de la conservation de l'individu et de l'espèce. Dans les passages qui concernent l'activité sexuelle de l'être vivant et que nous venons de citer, on peut déjà entrevoir cette vérité. Seulement, nos connaissances du mécanisme de la transfor-

mation de tendances innées en tendances psychiques supérieures sont encore loin d'être complètes. Nous nous contentons de ne faire remarquer que quelques tendances sexuelles qui évoluent en ces tendances d'ordre supérieur (17). La psychanalyse nous a fait voir le rôle de la sexualité dans la formation de notre personnalité qui est la synthèse de nos mécanismes innés et acquis. Parlons tout d'abord de cette tendance sexuelle partielle, l'exhibitionnisme.

Par l'exhibitionnisme, les psychanalystes entendent le désir ou l'acte de l'individu de se mettre dans la nudité ou de montrer sa partie génitale du corps à autrui. Si cette tendance à l'exhibitionnisme a subi une sublimation, c'est-à-dire si elle s'adapte aux convenances sociales, l'individu consacre l'énergie dont cette tendance est animée aux buts artistiques. La peinture et la sculpture du corps nu répondent justement, au moins en partie, à ce désir de faire voir ou de voir la nudité. Ou bien l'individu devient quelqu'un qui aime parler ou agir en public, il cherche à déployer son talent, sa capacité, à se montrer supérieur aux autres. Mais, si l'individu n'est pas doué et que cette tendance soit refrénée, il devient modeste. La pudeur est une vertu née de l'exhibitionnisme.

L'auto-érotisme est aussi une tendance sexuelle partielle. L'enfant s'intéresse à ses fonctions et à ses sensations corporelles. Il est « amoureux » de lui-même. Si cette attitude continue à exister, il deviendra anormal à l'âge mûr. L'objet de l'amour doit être situé en dehors de l'individu et constitué par un individu du sexe opposé. L'individu, qui ne peut pas s'affranchir de l'auto-

érotisme infantile, éprouve certainement, parce qu'il condamne lui-même sa perversion sexuelle, un sentiment d'infériorité. Ses attitudes mentales se manifestent par des récriminations contre lui-même, par la mélancolie, par le manque de confiance en lui-même, et enfin par la déchéance sociale. Au contraire, quand l'homme est parvenu à sublimer son auto-érotisme, il devient un homme qui se respecte. Il ne se réfugie pas dans l'auto-satisfaction, il porte son amour sur ceux qui l'environnent. On ne trouve pas chez lui ces attitudes mentales désastreuses que nous venons d'énumérer. Grâce à cette absence dans son organisme psychique, il est fort, confiant en lui-même. Et l'on a montré que parfois la camaraderie, l'amitié et les autres sentiments sociaux sont dérivés de l'auto-érotisme.

Du sadisme et du masochisme, des tendances psychiques complexes sont dérivées aussi. Le sadisme est le désir de faire souffrir l'objet sexuel, tandis que le masochisme est celui de se faire souffrir soi-même. Le sadique éprouve un plaisir en infligeant une douleur à son objet sexuel. L'homme qui n'a pas suffisamment sublimé son sadisme, a, d'ordinaire, cette tendance morbide de railler, de persifler autrui. Les zélateurs, les fanatiques et les dévôts qui, au nom d'une cause « noble » ou de leur « foi », torturent cruellement leurs prochains, ne font qu'obéir à ce principe de sadisme. Pour le masochisme, nous pouvons trouver certains cas dans la fidélité aveugle de serviteurs envers leur monarque. Malgré le despotisme, la tyrannie du monarque, ces serviteurs subissent leur humiliation sans révolte, restent toujours affectueusement attachés au monarque qui les asser-

vit et maltraite ses sujets. Parmi les amoureux qui n'ont pas réussi à sublimer leur masochisme, il y en a qui aiment avoir des pardons à demander à leur maîtresse et s'agenouiller devant elle, comme en témoignent ces vers d'Albert Samain :

*Quand je suis à tes pieds comme un fidèle au temple,
Immobile et pieux, quand fervent je contemple
Ta bouche exquise où flotte un sourire adoré...*

La sublimation dont parlent les freudiens est justement la transformation de tendances primitives en tendances d'ordre supérieur. Souvent les œuvres d'art sont le résultat de la sublimation des tendances sexuelles. C'est sous les symboles de la vie toute charnelle que se forme une vie qui dépasse les immédiateurs de la chair. (19). Toutes nos connaissances, tous nos arts ont leur origine lointaine dans les tentatives de nos ancêtres qui cherchaient à satisfaire à leurs tendances naturelles. Les mathématiques sont développées de l'art qui consistait à mesurer la terre cultivable, la chimie de l'alchimie, la physique de l'art industriel primitif... Les tendances acquises qui consistent en notre besoin d'imaginer, de réfléchir, de créer, de rêver, et en nos goûts, en nos préférences, en nos habitudes sont bâties sur nos tendances primitives. On pourrait écrire toute une histoire psychologique du développement de nos pensées et de nos arts aujourd'hui tout subtils et raffinés.

Notre intérêt primitif accompagne notre tendance primitive. Comme notre tendance peut être sublimée, notre intérêt peut aussi s'élever (20). Nous verrons dans nos

chapitres suivants comment notre tendance est mise en œuvre, par quoi elle se manifeste et comment elle atteint sa satisfaction. En étudiant le mouvement tout entier de notre tendance, nous étudions par là même notre intérêt en tant qu'activité.

- (1) Mc Dougall, *Introduction to Social Psychology*, p. 44.
 - (2) *Ibid.*
 - (3) Woodworth, *Dynamic Psychology*, p. 64.
 - (4) *Op. cit.*, pp. 64-65.
 - (5) *Op. cit.*, p. 65.
 - (6) *Op. cit.*, p. 67.
 - (7) *Op. cit.*, p. 75.
 - (8) *Op. cit.*, p. 75.
 - (9) *Journal of Philosophy*, 1921.
 - (10) Ribot a soutenu cette thèse.
 - (11) Bohn a déjà visé l'instinct comme activité spécifique.
 - (12) Etant donné qu'il y a un nombre de définitions différentes de l'instinct, nous proposons, pour éviter la confusion et l'équivoque, de substituer la locution tendance innée au terme instinct.
 - (13) G. Dumas, *Traité de Psychologie*, t. I, p. 431.
 - (14) *Ibid.*
 - (15) H. Piéron, *Psychologie expérimentale*, pp. 65-66.
 - (16) *Ibid.*, p. 67.
 - (17) Dans la transformation des tendances sexuelles en tendances sublimées, nous reconnaissons qu'il y a d'autres facteurs à côté du facteur sexuel, mais c'est le facteur sexuel qui joue le rôle prépondérant.
 - (18) A. Samain, *Le Chariot d'Or*.
 - (19) Voir le 7^e chapitre.
 - (20) Voir le 11^e chapitre.
-

CHAPITRE III

Le facteur objectif

Cellérier a consacré, en 1914, un article à l'intérêt dans la *Revue Philosophique*. Selon lui, « le véritable facteur, l'excitant qui provoque la réaction de l'attention, ce n'est point la qualité instrumentale de l'objet, mais la notion ou le souvenir que l'objet possède cette qualité. C'est là un fait mnésique, c'est-à-dire intellectuel, et, par conséquent, rigoureusement subjectif » (1). Avant lui, Pillsbury, dans son *Attention*, a soutenu la même thèse. Il a écrit notamment : « Dans tous les cas nous constatons que ce qui est intéressant se confond avec ce que nous avons vu précédemment, et retient l'attention pour des raisons subjectives. Ces choses demandent de l'attention parce qu'elles sont en rapport avec notre expérience passée, parce que notre milieu social l'exige pour des raisons héréditaires. L'intérêt donc ne dépend pas de l'objet, mais de la nature de l'individu à qui l'objet est

présenté. A mesure que nous nous développons, bien des choses deviennent intéressantes qui nous étaient autrefois indifférentes. Le nombre des choses capables de provoquer l'intérêt, augmente avec le savoir; l'intérêt est un effet du savoir, il n'est pas immuable et définitif dans l'individu ». (2).

Tout en reconnaissant que Pillsbury et Cellérier ont raison de faire dans le phénomène psychique de l'intérêt une grande part aux éléments intellectuels, nous croyons, cependant, qu'ils ont tort de n'y voir pas le facteur objectif. D'abord, d'où vient la notion ou le souvenir que l'objet possède une telle qualité ou une autre, s'il n'y a pas l'objet qui la provoque ? Ensuite, il y a bien des objets auxquels nous ne nous intéressons pas, non pas parce que nous ne les avons pas vus une fois précédemment, mais précisément parce que nous ne connaissons par leur qualité instrumentale, ou plus exactement parce que nous ne sommes pas assez frappés par eux pour chercher à les connaître. La reconnaissance d'un objet suppose une expérience passée. Mais la tentative de connaître un objet nouveau ne dépend pas entièrement d'elle. Le connu dans un objet nouveau nous sert d'un point de départ de l'exploration et de la recherche, mais c'est l'élément inconnu jusqu'ici et joint au connu qui nous inquiète, nous attire et nous stimule à l'exploration et à la recherche. Cet élément nouveau, nous ne pouvons pas le placer dans notre expérience antérieure, et pourtant il contribue à rendre l'ensemble de l'objet intéressant. C'est un fait indéniable que dans une science, si un objet nous est connu sous tous les aspects, il ne provoque plus notre curiosité. Pour que nous prenions

intérêt à un objet nouveau, il faut non seulement que nous en ayons quelque connaissance, mais qu'il y ait un élément nouveau. Cet élément nouveau est bien un facteur objectif. Nous n'arrivons à nous mieux rendre compte de bien des découvertes scientifiques et de l'intérêt que provoque une marchandise nouvelle que quand nous prenons en considération leur facteur objectif.

Nous pouvons dire que dès qu'il y a excitation sensorielle, dès qu'un stimulus provoque des réponses adaptées, ces réponses marquent bien l'objectivité, la réalité extérieure qui correspond à cette excitation. Cette réalité peut être un objet ou une situation. Quand il s'agit d'un objet dont nous avons déjà eu dans notre passé l'expérience, le souvenir d'une ou plusieurs qualités de cet objet peut jouer un grand rôle dans l'intérêt que nous apportons sur lui. Mais quand il s'agit d'un objet nouveau qui s'impose à notre attention malgré nous, c'est justement le facteur objectif qui exige une réponse de notre part, de la façon la plus frappante. La réaction à ce facteur témoigne notre intérêt. A plus forte raison, une situation nouvelle présente encore plus d'objectivité. Car l'organisme cherche alors à s'adapter à un ensemble nouveau. C'est à ces multiples détails qui se traduisent dans la pluralité des modes d'excitation, c'est au rapport curieux de ces détails qui suggère une signification quelconque, que l'organisme approprie sa conduite. La conduite dans ce cas-là est plutôt un tâtonnement qui utilise plus ou moins les diverses expériences accumulées à des temps différents et dans les circonstances particulières. Elle n'est pas du tout dictée par un souvenir d'une situation pareille dans notre passé, comme la thèse de

Pillsbury et de Cellérier semblerait aboutir à le conclure.

La discussion précédente ne reprendrait-elle pas la forme du dualisme ? La distinction du subjectif et de l'objectif est bien le vestige du dualisme. Mais la philosophie dualiste a déjà vécu. L'histoire de la philosophie moderne a prouvé que le dualisme aboutissait directement soit à l'absurdité de l'agnosticisme, soit à celle du parallélisme. Il nous est transmis de l'antiquité, il n'est pas fondé sur une étude rigoureuse des faits et à la lumière de la science moderne. La science moderne, depuis Galilée, a dépassé la notion de cause et l'a remplacée par une notion mathématique, celle de fonction, pour résoudre le problème : comment l'âme et le corps exercent-ils leur action réciproque l'un sur l'autre ? Nous ne les concevons plus comme deux substances qui se lient, de telle sorte que l'une produise son effet sur l'autre, nous n'avons qu'à chercher les rapports fonctionnels qui se manifestent entre les deux systèmes. Ces rapports pourraient être découverts par des recherches expérimentales, ils ne sont pas objet de spéculation rationnelle. C'est ainsi que disparaît le vieux problème des actions réciproques de l'âme et du corps. De plus, une autre objection a été faite à la notion de substance. La science moderne ne cherche plus à expliquer l'action d'un objet et de ses prétendues propriétés par la matière dont il se compose. Pour elle, il est tel qu'il est, agit comme il agit, et a les propriétés qu'il possède, à cause de sa structure. Par structure on entend les rapports entre les parties ou l'organisation de l'objet.

Ces deux changements philosophiques dans la pensée

moderne sont, d'après W. T. Marvin, les principes essentiels du néo-réalisme. En effet, cette nouvelle philosophie tente de résoudre le vieux problème de l'esprit et de la connaissance, en écartant les vieilles notions de cause et de substance qui sont devenues absurdes, et en appliquant les notions scientifiques nouvelles de structure et de fonction aux faits de la vie mentale, comme les sciences naturelles font aux faits du monde physique. Les sciences naturelles nous ont prouvé la solidité de leur méthode, il est indispensable de suivre leur exemple dans la psychologie, si celle-ci a pour but, comme elles, d'acquérir des connaissances véritables (3).

En ce qui concerne ce problème, nous adoptons dans notre étude l'attitude des néo-réalistes. Nous allons examiner un peu la psychologie de cette école à ce sujet. Donnons tout de suite la parole à un néo-réaliste anglais, B. Russell : « Des métaphysiciens, dit-il, ont discuté à perte de vue sur les actions réciproques de l'esprit et de la matière. Les partisans de Descartes voyaient entre l'esprit et la matière une différence tellement profonde que toute action de l'un sur l'autre était, à leurs yeux, impossible. Lorsque je veux remuer mon bras, disait-il, ce n'est pas ma volonté qui agit sur mon bras ; c'est Dieu, dans sa toute puissance, qui fait remuer mon bras lorsque je veux qu'il remue. La doctrine moderne du parallélisme psycho-physique ne diffère pas beaucoup de cette théorie de l'école cartésienne. D'après la théorie du parallélisme psycho-physique, les faits mentaux et les faits physiques seraient des effets de deux variétés de causes indépendantes l'une de l'autre ; seulement tout en restant enfermées dans deux sphères impénétrables

l'une à l'autre, les causes mentales et les causes physiques agiraient parallèlement, attendu qu'à chaque état du cerveau correspond un état défini de l'esprit et inversement. La théorie de l'indépendance causale de l'esprit et de la matière est d'ordre purement métaphysique ». Il ajoute ensuite : « Pour notre part, nous ne voyons aucune nécessité d'admettre cette hypothèse qui s'accorde difficilement avec un grand nombre de faits évidents. Je reçois une lettre m'invitant à dîner : la lettre est un fait physique, mais la prise de connaissance de son contenu est un fait mental. Nous avons ici un exemple de l'action de la matière sur l'esprit. Ayant pris connaissance du contenu de la lettre et compris son sens, je me rends à l'endroit désigné, à l'heure fixée : action de l'esprit sur la matière... La matière est moins matérielle et l'esprit moins mental qu'on ne le pense d'habitude... notre monde est fait de ce que les réalistes américains appellent entités neutres, lesquelles n'ont ni la dureté ni l'indestructibilité de la matière, ni les relations avec les objets dans lesquelles on voit la caractéristique de l'esprit » (4). Les entités neutres des néo-réalistes sont ce que W. James appelle l'expérience pure : « Si nous admettons, dit W. James, qu'il n'existe dans le monde qu'une seule substance primitive ou qu'une seule sorte de matériaux bruts, que toutes les choses sont faites de cette substance ou de ces matériaux, et si nous appelons cette substance ou ces matériaux expérience pure, il devient facile d'expliquer la connaissance comme une relation particulière qui peut s'établir entre les différentes parties de l'expérience pure. La relation elle-même est une partie de l'expérience pure, l'un de ces deux ter-

mes devenant le sujet, ou porteur de la connaissance, celui qui connaît, l'autre devenant l'objet connu » (5). Assurément « comme on le soutient, la connaissance, dit le néo-réaliste américain R. B. Perry, prend toujours la forme (S.) R. (O.) (le sujet connaissant l'objet). Dans ce schéma abstrait, S ne peut changer sa position sans forfaire à sa nature, puisque, comme l'hypoténuse d'un triangle rectangle, sa nature est sa position. Mais il ne s'en suit pas que la même entité concrète ne pourrait changer sa position et, ayant été une fois S, ne pourrait devenir O ; la même ligne droite, ayant été l'hypoténuse d'un triangle, pourrait devenir le côté d'un autre. La même âme ou le système nerveux ou tout ce qui remplissait l'office du sujet, pourrait venir à remplir aussi l'office de l'objet. Ou bien, tandis qu'une entité donnée remplissait l'office du sujet par rapport à un objet, elle pourrait en même temps remplir elle-même l'office de l'objet par rapport à un second sujet. La nature de l'office du sujet, qui était démontrée dans le premier sujet, pourrait ainsi être connue de la manière ordinaire par le second sujet » (6).

On voit donc qu'il est impossible de déterminer une fois pour toutes ce qui est sujet, d'un côté, et ce qui est objet, de l'autre. Ils sont relatifs, ils dépendent de notre point de vue. Ainsi, même dans notre organisme, des forces agissent sur notre conduite générale comme des facteurs objectifs. « Logées dans la couche-surface de l'organisme, écrit C. S. Sherrington, se trouvent nombre de récepteurs-cellules constitués en adaptation aux stimuli délivrés par les agences environnantes. Mais l'organisme lui-même, comme le monde qui est autour

de lui, est un champ de changement incessant où l'énergie interne se libère continuellement, de là les effets chimiques, thermaux, mécaniques et électriques apparaissent. Il est un microcosme dans lequel les forces pouvant agir comme stimuli, sont au travail comme dans le macrocosme extérieur. Les tissus profonds... ont leurs récepteurs spécifiques à eux-mêmes. Les récepteurs qui sont situés dans la profondeur de l'organisme sont adaptés pour excitation qui est en conformité avec les changements incessants dans l'organisme lui-même, particulièrement dans les muscles et les organes accessoires de ceux-ci (tendons, articulations, vaisseaux sanguins, etc. » (7).

Ce que nous entendons par esprit n'est pas autre chose que le comportement de l'organisme dans les différentes conditions. L'esprit est simplement l'intégration des réponses motrices de l'organisme aux stimuli. Ces conditions différentes, ces stimuli, qu'ils soient externes ou internes, constituent les facteurs objectifs de notre comportement. Même quand deux réflexes travaillent dans un organisme, le comportement de l'organisme n'est plus descriptible dans les termes du stimulus sensoriel immédiat, mais comme une fonction des objets et des situations dans le milieu. « Il est clair, écrit E. B. Holt (8), que cette fonction (le comportement de la conduite est fonction de la situation externe) est précisément la même chose que Freud traite sous le nom du « désir ». Elle est une suite d'actions que le corps prend, ou est préparé (par le corps moteur) à prendre, en présence des objets, des rapports ou bien des événements dans le milieu ».

C'est ainsi que nous pouvons parler des facteurs objectifs et subjectifs de l'intérêt sans soutenir nécessairement la thèse du dualisme. Et c'est ainsi que nous disons que le facteur objectif est le stimulus, ou la situation, qui existe par lui-même et pour lui-même quand nous l'envisageons du point de vue des sciences naturelles, mais qui entre dans la psychologie lorsqu'il déclanche chez nous une activité quelconque. Tout intérêt de notre part a son facteur objectif. « L'artiste, dit Dewey, s'intéresse à ses pinceaux, à ses couleurs, à sa technique ; le commerçant, au jeu de l'offre et de la demande, au mouvement des marchés. Prenez n'importe quel exemple d'intérêt et nous trouvons que, si nous en détachons le facteur objectif, l'intérêt s'évanouit et se réduit à un sentiment subjectif » (9). L'intérêt n'a pas sa fin en lui-même, il se rattache toujours à un objet, à un motif, à un but. Il se traduit par des modifications dans l'organisme de l'individu et par celles du milieu.

Mais il faut ajouter tout de suite, avec Dewey, que « l'on commettrait une erreur en supposant que l'intérêt réside d'abord dans l'objet et que c'est lui qui fait naître l'activité du moi. Les toiles, les pinceaux, les couleurs intéressent le peintre, uniquement parce que ces choses l'aident à découvrir en lui une capacité artistique déjà existante... Le nombre 42 est sans intérêt comme un fait, mais en acquiert quand il apparaît comme un moyen de mettre en jeu une énergie ou des désirs latents, quand il aide à fabriquer une caisse ou à mesurer la taille de quelqu'un. Le même principe régit, à des degrés divers, les connaissances les plus techniques de la science ou de l'histoire. Tout ce qui facilite le mouve-

ment de notre esprit, tout ce qui le porte en avant renferme nécessairement un intérêt intrinsèque » (10).

De notre étude précédente, nous pouvons conclure que, quand nous parlons du facteur objectif dans l'intérêt, nous pensons au stimulus ou à la situation qui met en jeu notre mécanisme inné et acquis et provoque une réaction de notre part, qui est, comme nous l'avons dit dans notre premier chapitre, ou bien l'accroissement de notre être ou bien la fuite du danger menaçant.

(1) *Revue Philosophique*, 1914, p. 501.

(2) Pillsbury, *L'Attention*, p. 71.

(3) W. T. Marvin, *The History of European Philosophy*, pp. 409-421.

(4) B. Russell, *l'Analyse de l'esprit*, pp. 34-35.

(5) W. James, *Essays on Radical Empiricism*, p. 4. Cité par B. Russell dans son *Analyse de l'esprit*, p. 23.

(6) R. B. Perry, *Present Philosophical Tendencies*, pp. 297-298.

(7) C. S. Sherrington, *The Integrative Action of the Nervous system*, pp. 129-130. Cité par Perry dans son ouvrage *Present Philosophical Tendencies*, p. 292.

(8) E. B. Holt, *The Freudian Wish*, p. 94. Cité par A. G. Tansley, dans *The New Psychology and Its Relation to Life*, p. 30.

(9) Dewey, *l'Ecole et l'Enfant*, pp. 55-56.

(10) Dewey, *l'Ecole et l'Enfant*, pp. 55-56.

CHAPITRE IV

Le facteur intellectuel

Dans ce chapitre, nous allons montrer que c'est l'intérêt qui dirige nos activités intellectuelles et que c'est l'acte intellectuel qui nous découvre des choses nouvelles et auxquelles nous commençons à nous intéresser. La variété de nos intérêts étend le champ de notre exploration, l'extension de ce champ augmente notre pouvoir intellectuel et, par suite, le nombre des nouveaux intérêts. Comme nos intérêts sont sans limite, notre développement intellectuel est infini. Et l'on voit que nous nous servons de nos moyens intellectuels pour atteindre des buts nouveaux.

Nous avons constaté dans le deuxième chapitre que l'origine de notre intérêt réside dans nos besoins spontanés, organiques, nos impulsions, nos tendances innées et acquises. Ces forces motrices obscures et sourdes s'agitent en nous et nous agitent. Nous restons toujours

actifs jusqu'au moment où se trouve réalisé un certain état de choses qui nous procure un équilibre provisoire. Ces forces motrices, a remarqué Goblot (1), sont généralement d'abord inconscientes, elles semblent ne devenir conscientes que dans la mesure où il est nécessaire qu'elles le soient, c'est-à-dire lorsqu'elles ne peuvent se satisfaire que par nous. Quand elles sont devenues conscientes, quand nous savons d'avance ce qui pourrait les apaiser, nous avons ce qu'on appelle le désir et le but. Tous les tâtonnements, tous les actes qui tentent d'amener avec succès l'homme à la satisfaction de son désir et à l'arrivée de son but constituent le matériel de notre intelligence. L'intelligence sert à l'homme de moyen : la préméditation, le plan d'exécution servent à réaliser une fin préalablement désirée (2). Originellement, la plupart de nos réactions au milieu étaient effectuées inconsciemment, ou bien étaient vaguement présentes à la conscience. Les activités de l'homme primitif développaient des réflexes et des réponses simples, la croissance de la conscience qui les accompagne, était lente et confinée seulement dans la reconnaissance de l'objet stimulant et dans la réalisation du but de l'activité. L'élaboration de connaissance et la conscience d'affectivité sont des développements ultérieurs, elles n'ont lieu que quand l'homme est en face de difficultés.

Les animaux supérieurs montrent déjà qu'ils peuvent, quoique primitivement, « raisonner » sur des objets et des situations concrètes qui intéressent immédiatement leur vie. Grâce à leurs expériences passées, ils « savent » que les objets qui produisent les mêmes et semblables impressions sur les sens ont, en somme, les

mêmes qualités et que les situations semblables aboutissent aux issues semblables. Naturellement, ils commettent bien des erreurs. Mais les erreurs qui les ont punis, leur servent de leçons, il se produira, sous l'influence de quelque caractéristique, une inhibition conditionnelle, un arrêt de la tendance analogue; ou bien ils corrigent les erreurs en les remplaçant par d'autres actes qui leur sont plus favorables. Ainsi, au cours de leur vie individuelle, ils semblent faire beaucoup de progrès dans leur pouvoir de discernement, grâce à l'expérience qui se complique et se nuance lorsqu'ils s'adaptent aux circonstances nouvelles.

C'est aussi en tentant de vaincre la nature que l'homme acquiert son développement intellectuel. Mais, à cause de son cerveau volumineux, de son système nerveux, de sa constitution particulière, ce développement s'effectue plus rapidement et sans borne. Comme les autres animaux supérieurs, l'homme perçoit les choses en tant qu'elles ont quelque intérêt pour lui. De diverses perceptions grossièrement analogues, il extrait la même indication utile. En présence de situations dissemblables dans le détail, son corps prend la même attitude, esquisse les mêmes réactions. C'est ainsi qu'il apprend à s'adapter à la situation et que ses actes commencent à s'intellectualiser. L'esprit humain ainsi que celui des animaux se manifeste d'abord par une réponse aux grandes lignes de la situation et à ses éléments saillants qui ont une signification pour lui. La psychologie de l'école de la Forme (Gestalt) montre bien qu'une réponse est faite à une situation d'ensemble individualisée. Köhler a mis devant un orang-outan deux caisses B et

C, d'une même couleur mais de nuances différentes ; dans la caisse de nuance claire, B, il a mis la nourriture. Après un certain nombre d'expériences, l'orang-outan a fini par répondre positivement à la caisse B, et négativement à la caisse de nuance foncée, C. Puis il enleva la caisse C et plaça à côté de la caisse B une autre caisse A qui est de nuance encore plus claire que la caisse B. Il mit cette fois la nourriture dans la caisse A. Mis devant les deux caisses A et B, l'orang-outan, au lieu d'aller chercher la nourriture dans la caisse B, répondit directement à la caisse A. Köhler a été amené à conclure que même l'orang-outan peut répondre, après l'apprentissage fait, au rapport qu'il y avait entre les deux caisses A et B et qui était le même entre les caisses B et C ⁽³⁾. D'ailleurs, on a observé qu'avant de distinguer les couleurs, l'enfant peut discerner un visage amical d'un visage ennemi, un visage familier d'un visage étranger.

L'intelligence de l'homme est formée par la synthèse de ses adaptations aux diverses situations. Pour saisir cette vérité, on n'a qu'à observer comment un enfant commence à apprendre les choses. « Parmi les questions posées par le bambin, écrit Claparède, celles qui ont trait à l'utilité des choses, à leur usage, tiennent une place prépondérante. On se rend compte de cette disposition utilitaire de l'esprit, en priant un enfant de définir un objet. On recueillera en quantité des réponses de ce genre : un couteau, « c'est pour couper » ; un cheval, « c'est pour tirer les voitures », etc. Un élève d'une classe primaire me disait un jour : « Une maman c'est pour préparer le dîner et laver les assiettes ». Et une petite

filles, interrogée par Binet : un escargot, « c'est... pour écraser ! » (4).

Quand l'adaptation est simple et facile, on recourt aux réflexes, aux habitudes. Mais quand elle est complexe et difficile, il faut savoir où commencer, comment surmonter les obstacles et quels sont les moyens. Dans le premier cas, l'adaptation s'effectue spontanément, sans qu'elle ait besoin d'être représentée consciemment ; dans le deuxième, une conscience intense, une attention concentrée et continue s'impose. C'est dans le deuxième cas que l'intelligence se développe (5). L'homme n'est pas, comme certains l'ont prétendu, un animal raisonnable par nature. Au début de son évolution, il n'aime pas la raison pour elle-même. « Quelque force qu'on suppose aux habitudes contractées d'un jeune esprit, écrit Pérez, un enfant, même âgé de 7 ou 8 ans s'évertuera rarement à chercher, sans incitation étrangère, sans utilité pressentie, sans raison d'agrément ou d'utilité dans un objet qui s'offre à lui, les propriétés saisies dans d'autres objets. Ce n'est pas ce théoricien dont Preyer et Sikorski ont parlé après Taine, cet expérimentateur épris de raisonnements abstraits, ce constructeur inconscient d'analyses et de synthèses, qui, en jouant, chercherait moins le plaisir d'exercer tous ses organes et de jouir par tous ses sens que la satisfaction de résoudre des problèmes d'optique, d'acoustique, de mécanique, d'hydrostatique, que sais-je encore ? » (6). L'homme n'arrive à s'intéresser aux problèmes purement intellectuels que lorsqu'il a conquis les conditions matérielles nécessaires de la vie et lorsqu'il a atteint un degré assez élevé de son développement intellectuel.

L'intelligence se manifeste par le raisonnement. Or, le raisonnement est une tentative de résoudre un problème, d'arriver à un jugement adéquat d'une situation. Mais il s'opère lui-même à travers une série de jugements partiels. Et un jugement quelconque est la terminaison d'un travail analytique que dirige l'intérêt. A un moment donné, notre attention se porte sur les relations que nous pouvons utiliser, sur ce qui s'accorde avec la question posée, sur ce qui éclaire l'action présente. Toute relation affirmée par un jugement est une relation qui vient aboutir à nous et à notre action possible ou réelle: psychologiquement, elle n'existe pas comme une relation entre un sujet et un attribut. « Dire: tel homme est un fripon, écrit Paulhan, c'est associer, synthétiser des états de conscience dans un sens défini, de manière à les rendre capables d'exercer sur la conduite une action précise, de manière à les faire converger vers une fin commune. Le mot et l'idée: fripon, indiquent dans quel sens on doit comprendre l'individu dont il est question et de quelle manière il conviendra d'agir avec lui dans telle ou telle circonstance. Par le jugement, on le voit, nous isolons un des caractères d'un être et nous faisons de ce caractère l'élément principal, au moins en certains cas, celui qui, dans des circonstances que l'esprit saura apprécier, devra déterminer le sens de l'orientation de la pensée et de la conduite » (7).

Si nous analysons un acte complet de pensée, nous trouvons avec Dewey (8) qu'il consiste en cinq étapes logiquement distinctes. Premièrement, nous sommes en face d'une difficulté. Deuxièmement, nous localisons et

définissons la difficulté. Troisièmement, nous proposons une solution possible. Quatrièmement, nous développons par raisonnement les portées de cette proposition. Cinquièmement et finalement, nous poussons plus loin notre observation et notre expérience qui nous conduisent à l'acceptation ou bien au rejet de cette proposition, c'est-à-dire à la conclusion du pour ou du contre. Nous voyons qu'un acte de pensée commence par un problème, par quelque chose qui nous intéresse, et finit par la solution authentique et satisfaisante, en d'autres termes, par un acte de terminaison auquel nous sommes entraînés par cet intérêt. Toutes les étapes intermédiaires sont effectuées, dirigées, jugées selon ce dernier. Quand elles nous conviennent, nous les déterminons, quand elles ne s'accordent pas avec notre exigence, nous les rejetons et nous en choisissons d'autres à leur place. C'est en localisant, définissant nos difficultés dans les situations de notre vie quotidienne, en mobilisant les matériaux mentaux en rapport avec leurs solutions, en développant les portées de ces dernières et en les vérifiant, que nous formons, développons, aiguïsons notre intelligence. L'accroissement et le perfectionnement de notre intelligence accompagnent toujours nos tentatives et nos efforts de satisfaire nos tendances et nos besoins. C'est lorsque nous écartons théoriquement de nos tendances et de nos besoins leurs éléments organiques et affectifs, et c'est lorsque nous n'envisageons que leurs éléments représentatifs, que nous pouvons parler des actes purement intellectuels.

La troisième étape d'un acte de pensée est très importante. Nous allons étudier un peu son mécanisme et

examiner si ce mécanisme ne subit pas lui-même l'influence de nos intérêts antérieurs. Etudier le mécanisme de cette étape, c'est étudier surtout celui de l'évocation associative. Certes, une solution d'un problème suppose souvent des combinaisons nouvelles des moyens acquis, et les combinaisons achevées sont des choses qu'on peut considérer comme créées. Mais ces combinaisons sont-elles-mêmes des expériences imaginées, elles supposent des faits mnésiques. Or, il y a deux principes mnésiques que Semon a formulés: « Le premier, résume B. Russell, le premier qu'il appelle Loi de l'Engraphie, est énoncé comme suit: Toutes les excitations simultanées d'un organisme forment un ensemble d'excitations simultanées et connexes qui, comme tel, exerce une action engraphique, c'est-à-dire, laisse après lui un ensemble d'engrammes connexes formant un tout indivisible ». Et voici le second principe mnésique, dit Loi de l'Ecphorie: « Le retour partiel d'une situation énergétique qui a antérieurement exercé une action engraphique agit ecphoriquement sur un ensemble d'engrammes simultanés ». Ces deux lois réunies représentent en partie une hypothèse (l'engramme) et expriment en partie un fait d'observation. Le fait d'observation est celui-ci: lorsqu'un certain ensemble de stimulations a produit primitivement un certain ensemble de réactions, le retour d'une partie seulement de ces situations suffit à provoquer tout l'ensemble des réactions » (2). Les mécanismes de la fixation et de l'évocation des faits mnésiques sont fondamentalement les mêmes que ceux d'un réflexe conditionnel, mais dans les premiers, la conscience joue un rôle.

Il convient d'ajouter que l'association des idées — nous entendons cette expression dans le sens que Locke lui a donné ⁽¹⁰⁾ — est déterminée encore par nos intérêts. Les évocations associatives ne sont pas toutes également faciles. Celles qui se font jour le plus promptement puisent leur force dans les expériences passées qui ont le plus flatté ou contrarié les affections, les goûts et les désirs de l'individu. Le degré de facilité d'une évocation associative dépend du degré de l'intérêt qui a animé les expériences antérieures. Toutefois, nous devons faire cette réserve que les expériences qui nous ont trop révoltés, dégoûtés, au lieu d'augmenter notre pouvoir de l'évocation associative, exercent plutôt une influence inhibitrice quoique relative. Cela, à cause de l'intérêt partiel et relatif, du refoulement des idées pénibles, comme l'a montré pour certains cas la psychologie freudienne.

Grâce aux effets des expériences passées, le jeu associatif de la pensée répond aux exigences de la vie actuelle, aux nécessités d'une adaptation continue au milieu physique et social, rend possible l'élaboration de pensées plus approfondies et plus développées. Il est l'instrument de l'action et du progrès intellectuel. Nous savons qu'en présence d'une situation nouvelle, certains de ses éléments connus dans les expériences antérieures nous aident, d'une part, à comprendre la signification de cette situation et, d'autre part, nous rappellent les éléments de ces expériences antérieures, qui peuvent nous aider à nous adapter à la situation. Les procédés qui nous ont servi avec succès dans les expériences antérieures, nous les employons encore pour ré-

pondre à certains aspects de cette situation qui ressemblent à ceux des situations déjà vécues. Mais nous nous gardons de recourir aux procédés qui nous ont égarés. Non seulement, l'association nous épargne un travail de tâtonnement, mais encore, à cause de sa subtilité, elle nous fournit un instrument avec lequel nous pouvons pénétrer dans les choses jusque-là où, autrement, il nous serait impossible.

Mais nous devons encore dire quelques mots sur le langage. Car lorsque nous pensons, la plupart du temps, nous nous servons de celui-ci. La fonction du langage n'est pas autre chose que celle du symbolisme. En effet, comme l'a remarqué B. Russell, « l'essence du langage réside non dans l'emploi de tel ou tel moyen de communication spécial, mais dans celui de l'association (quelle qu'en fût l'origine) établie de telle sorte que quelque chose d'actuellement sensible — un mot parlé, un dessin, un geste, etc... — évoque l'idée de quelque chose de différent. Toutes les fois que ce cas se produit, le quelque chose d'actuellement sensible est appelé signe ou symbole, et le quelque chose dont ce signe est destiné à évoquer l'idée peut être appelé sa signification » ⁽¹¹⁾. Lorsqu'ils'agit des mots, il y a quatre manières de comprendre leurs significations: « 1° dans des occasions appropriées, vous vous servez du mot correctement; 2° lorsque vous entendez le mot, vous agissez d'une manière appropriée; 3° vous associez le mot à un autre (lorsque, par exemple, vous l'entendez dans une langue qui vous est étrangère), qui exerce sur votre comportement un effet approprié; 4° lorsque vous apprenez le mot pour la première fois, vous pouvez l'asso-

cier à un objet qui est ce que ce mot signifie, ou à un objet représentatif d'autres objets variés que ce même mot signifie ». « Nous pouvons ajouter, aux quatre modes d'emploi de mots dont nous avons parlé plus haut, deux modes nouveaux : celui qui se rattache au souvenir et celui qui est en rapport avec l'imagination. Autrement dit : 5° des mots peuvent être employés pour décrire ou évoquer un souvenir-image : pour le décrire, lorsqu'il existe déjà ; pour l'évoquer, lorsque ce sont les mots qui existent en tant qu'habitude et lorsqu'on sait que ces mots sont descriptifs d'une expérience passée ; 6° des mots peuvent être employés pour décrire ou créer une image imaginaire : pour la décrire, par exemple comme le fait un poète ou un romancier, pour la créer, dans les cas ordinaires, à titre de moyen d'information, avec cette réserve toutefois que, dans les cas de ce genre, l'image imaginaire ainsi créée sera accompagnée de la croyance que ce qui est figuré par cette image constitue un fait ou un événement qui a réellement eu lieu. Ces deux derniers modes d'emploi de mots, aussi bien dans le langage extérieur que dans la parole intérieure, sont ceux qui caractérisent ce que nous appelons la pensée » (12). Quand le langage est assez développé, il condense l'expérience et nous permet de transmettre aux autres et aux générations futures les fruits de nos tâtonnements. C'est grâce à l'utilité pratique que le langage se perfectionne et c'est grâce au perfectionnement du langage que notre pouvoir intellectuel s'agrandit.

De ce qui précède, nous pouvons conclure que notre intelligence se développe au cours de la vie, en réagis-

sant à des situations embarrassantes. Les activités cognitives ont leur principe dans notre tentative de comprendre et de conquérir le monde extérieur. Ceci explique pourquoi notre connaissance a été d'abord empirique. C'est seulement une fois les conditions d'existence suffisamment réalisées que nous pouvons songer à une activité plus intellectuelle. Le moyen dont nous nous servons pour atteindre un but, devient le but lui-même, il nous attire par ses charmes propres et par les résultats qu'il fait espérer. C'est alors seulement que nous créons les sciences pures, les arts purs, la philosophie et la métaphysique. Mais tout cela a son germe antérieur dans une activité utilitaire.

Une fois que nous possédons un certain nombre d'appareils intellectuels, le langage, les méthodes scientifiques, etc..., nous pouvons faire surgir en nous des intérêts nouveaux selon la nature de ces appareils. Ceux-ci nous feront percevoir des choses que nous n'avons jamais remarquées auparavant, nous feront entrevoir des réalisations possibles, nous fourniront des moyens pour explorer des terres inconnues jusqu'ici. Ces appareils intellectuels qui nous ont servi dans certains domaines particuliers deviennent des instruments pour pousser plus loin les recherches dans ces domaines et parfois s'introduisent dans les autres pour amplifier leur action instrumentale. Par exemple, avant que l'homme eût découvert l'importance de la logique inductive, son raisonnement ne consistait qu'à démontrer ce qu'il avait déjà su. Ce n'est que la logique déductive qui constituait son opération intellectuelle. Mais dès qu'il a découvert l'importance de l'induction, ce qui importe, c'est de

connaître, à travers le connu, ce qui a été inconnu. La méthode inductive que les sciences naturelles ont tout d'abord adoptées, a obtenu des résultats édifiants. C'est devant ces résultats édifiants que les savants des sciences sociales ont songé à introduire cette méthode dans leurs sciences. En effet, une fois que cette méthode a été adoptée, chacune de ces sciences a fait des progrès considérables.

Les moyens intellectuels dont l'homme dispose, font que l'homme s'intéresse aux choses pour lesquelles ces moyens lui assurent le succès. Ayant l'habitude de se servir de ces moyens, de s'intéresser à tel ordre de choses plutôt qu'aux autres, l'homme forme sa personnalité plus ou moins uniforme. Ainsi, si on peut nous dire d'un individu quelles ont été son éducation, son instruction, ses réactions apprises en présence de telles et telles situations, son activité morale, sa profession, ses habitudes et ses attitudes acquises vis-à-vis de lui-même et d'autrui, en un mot toutes les données nécessaires, nous pouvons prévoir à peu près à quel ordre de choses il s'intéresserait. Naturellement, nous pouvons nous tromper dans ces anticipations, à cause de la complexité extrême de la vie mentale. Mais par le principe du déterminisme, nous pouvons dire, au moins théoriquement, que nous pourrions connaître dans ses grandes lignes les comportements probables d'un individu, grâce à la connaissance de son apport acquis et de son apport inné d'ailleurs.

Nous avons vu plus haut que nos activités intellectuelles sont teintées et animées d'affectivité. Il est maintenant aisé de comprendre et de discerner les éléments

intellectuels qui sont impliqués dans les actes de l'homme. Car les éléments intellectuels ne sont pas, comme nous avons essayé de l'établir, autre chose que les moyens d'atteindre un but préalablement conçu ou obscurément senti. Quand il est difficile d'arriver à ce but, les étapes intermédiaires deviennent plus intellectuelles, en ce sens qu'elles ont des rapports moins directs avec le but. L'intelligence de l'homme est toujours liée à ses tendances, à ses impulsions et à ses besoins, de sorte que nous ne pouvons trouver que très difficilement une action sans des éléments intellectuels ni un acte intellectuel sans intérêt. Pratiquement, il est impossible pour nous de dégager d'une activité déterminée les éléments intellectuels, étant donné que l'activité est vivante et continue ; c'est seulement au point de vue théorique que nous les envisageons à part et pouvons parler d'eux.

(1) Goblot, *Fonction et Finalité*, *Revue Philosophique* de 1899, t. I, p. 636.

(2) Lorsque la civilisation atteint une certaine étape, l'intelligence peut devenir une fin, mais même alors, c'est encore le plaisir intellectuel que l'on poursuit.

(3) Tchao Yen, *La Psychologie de la Forme*, un article paru dans la revue chinoise *Min-to*, vol. VIII, n° 5.

(4) Claparède, *Psychologie de l'enfant*, pp. 527-528.

(5) Mais elle se développe à l'aide de réflexes et d'habitudes.

(6) Pérez, *L'Enfant de trois à sept ans*, p. 128.

(7) Paulhan, *L'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, p. 111.

(8) John Dewey, *How we think*, chap. VI.

(9) B. Russell, *L'Analyse de l'esprit*, p. 84. On trouvera l'explication des deux termes engraphie et ephorie dans le chapitre VII.

(10) L'association des idées de Locke est justement le réflexe conditionnel de Pavlov. Voir Locke, *Essay concerning Human Understanding*, book II, ch. 33.

(11) B. Russell, *L'Analyse de l'esprit*, pp. 190-201.

(12) *Ibid.*, pp. 190-201.

CHAPITRE V

Le facteur affectif

La psychologie moderne nous a bien montré le rôle considérable joué par le processus affectif dans nos activités. Ce sont, en effet, les émotions et les sentiments qui déclenchent les tendances et les impulsions, mettent en œuvre les appareils moteurs et font valoir la plasticité des habitudes. Ils sont, d'autre part, les signes d'un équilibre troublé et ceux d'une tendance à la recherche de cet équilibre. Par eux, nous sentons un malaise, nous devenons plus ou moins inquiets, agités, notre conscience s'éveille et nous cherchons les moyens efficaces de retrouver l'état normal et équilibré. C'est cette forme affective qui conditionne et régit le comportement de l'individu.

L'influence de l'affectivité sur le comportement se manifeste de deux manières principales. Nous voyons d'abord les états affectifs complexes, émotions, senti-

ments, inclinations, passions, états pénibles ou agréables, qui mettent en branle l'activité, et ensuite les phénomènes affectifs qui accompagnent celle-ci. Les premiers sont la conséquence d'une excitation, constituant une réaction naissante, tandis que les deuxièmes constituent la conscience immédiate des étapes intermédiaires de la réaction qui tend à son but. Ceux-ci entretiennent les opérations commencées, tandis que ceux-là leur donnent naissance. Ils constituent dans leur ensemble les forces motrices de l'activité.

Quand une réaction est simple, quand elle n'a pas de détour à parcourir, elle s'opère automatiquement ou inconsciemment. Mais quand le but est un peu lointain, quand la satisfaction ne peut s'obtenir immédiatement, la réaction représente une peine. Pour vaincre la répulsion, il faut être animé d'un intérêt. Parlant de l'étude, Spencer écrit notamment: « Dans la première jeunesse, la crainte des châtimens suffit pour forcer les jeunes gens à l'étude; mais, dans un âge plus avancé où l'on n'éprouve pas les mêmes traitements, il faut alors, pour s'exposer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une passion telle, par exemple, que l'amour de la gloire. La force de notre attention est alors proportionnée à la force de notre passion » (1). Plus tard, Ribot a ajouté à ces deux périodes une troisième, celle de l'habitude. Mais si nous remontons jusqu'à l'origine de cette troisième période, nous retrouvons les motifs que Spencer a signalés, ou le plaisir intellectuel.

Chaque fois que nous ressentons quelque difficulté à coordonner le but et les moyens, nous éprouvons des émotions. « Chaque fois, dit Dewey, que d'un côté se

présente l'idée correspondant à un but ou à un objet, et chaque fois que d'un autre côté les impulsions et les habitudes actives s'éveillent avec une tendance à converger immédiatement vers l'idée, alors se présente une agitation, un trouble qui, au point de vue psychique, est une émotion » (2). L'émotion lutte contre les obstacles qui naissent de la situation et tente de les vaincre.

Elle nous émeut, elle entraîne les mouvements volontaires ou réflexes tendant à atteindre le but. Mais qu'est-ce que ce but, sinon la satisfaction de nos tendances? Grâce à l'émotion qu'une situation ou un objet provoque en nous, nous savons que cette situation ou cet objet a déclenché en nous une ou plusieurs tendances ou bien les a contrariées. Comme nos tendances sont ce qu'il y a en nous de plus intime, comme elles expriment le tréfond de notre personnalité, les émotions qui leur sont liées mettent en jeu tout notre être.

Nous connaissons la théorie émotionnelle de James. Selon James, l'état conscient de l'émotion ne précède pas la réaction corporelle, comme le croit le sens commun ; au contraire, c'est la réaction corporelle naissante, et surtout les réactions viscérales et glandulaires, qui sont la matière de notre conscience émotionnelle. « Nous sommes tristes parce que nous pleurons ». Ainsi l'émotion de la peur serait une fusion des sensations causées par les changements corporels internes qui sont à leur tour produits directement par la perception du danger.

« L'émotion choc, écrit H. Piéron, permet de mettre en évidence les caractères spécifiques de l'émotion, en ce que l'attitude, l'orientation réactionnelle restent iden-

liques à ce qu'elles sont au cours du processus affectif élémentaire, d'intensité seulement moindre. Ce qui la caractérise, c'est que les éléments organiques de la réponse sont beaucoup plus marqués.

« Pour un choc émotionnel relativement peu intense, comme on en peut obtenir au laboratoire, on note, outre des manifestations mimiques de surprise, des réactions vasculaires (vaso-constriction périphérique et vaso-dilatation cérébrale), une augmentation de la pression sanguine, une hyperactivité du cœur et des muscles respiratoires (accélération du pouls et de la respiration), des réactions glandulaires se traduisant, suivant les glandes et l'intensité du choc, par une excitation ou une inhibition sécrétoire, et auxquelles doit se rattacher la réaction dite « psychogalvanique », des excitations ou des inhibitions du tonus et de la motricité, des muscles lisses des tuniques (estomac, intestin), ou des sphincters.

« Des émotions chocs plus violentes, en se produisant chez des sujets très susceptibles, suscitent des réactions organiques assez vives pour se traduire de façon évidente dans la conduite: excitation inhibitrice du cœur engendrant une syncope, vaso-constriction cérébrale suscitant l'évanouissement ou seulement la faiblesse des jambes, relâchement du sphincter vésical avec urination immédiate, coliques avec diarrhée irrésistible, manifestations fébriles de tremblements et de frissons avec horripilation (chair de poule), etc...

« Des réactions organiques très marquées se rencontrent encore dans la joie, le chagrin, la peur et la colère, avec certaines différences suivant la nature de l'émotion,

à laquelle on attribue parfois une spécificité dans l'expression aussi bien organique que mimique » (3).

Nous pouvons dire que, du point de vue objectif, l'émotion consiste dans les changements corporels internes qui sont produits par une excitation; du point de vue subjectif, elle est ce que nous éprouvons à la suite de cette excitation. C'est en continuant les changements corporels internes que nos actes adaptatifs, explicites s'effectuent (4). C'est par le ton affectif de ce que nous éprouvons en présence d'une situation ou d'un objet et au cours de nos opérations vis-à-vis d'eux que nous sommes poussés à chercher à nous adapter au milieu ou bien à adapter le milieu à nous-mêmes. Lorsque nous disons que l'affectivité est une force motrice, nous pensons généralement au côté subjectif. Cela n'est pas étonnant, car nous n'apercevons que cet aspect, parce que nous le sentons, tandis que les changements corporels, nous ne pouvons nous en rendre compte qu'indirectement, qu'avec le concours des recherches scientifiques. Nous devons nous rappeler que lorsque l'émotion se fait jour dans la conscience, notre réaction est déjà commencée, mais à ce moment-là, notre réaction est encore dans son état naissant, elle demande encore la lumière de l'intelligence pour s'orienter vers le but auquel elle tend, si ce but ne peut pas être atteint immédiatement.

Maintenant s'impose la question: Quel est le rapport entre l'émotion et l'intelligence, en d'autres termes, comment une émotion déclanche-t-elle un acte intelligent ? Nous avons vu, dans notre précédent chapitre, que c'est l'intérêt qui dirige notre intelligence. Nous allons maintenant préciser dans les passages suivants

que c'est le côté affectif de l'intérêt qui fait naître en nous l'idée la plus ingénieuse au sujet d'un objet quelconque. Nous avons compris facilement la psychologie de l'association par ressemblance ou par contiguïté, grâce aux deux lois mnésiques et au supplément que nous y avons ajouté (5) ; lois et supplément qui font une grande part, dans l'association, à l'effet affectif de notre expérience antérieure et expliquent dans une grande mesure toute l'œuvre de l'imagination. Reste encore ce problème non abordé : la disposition affective joue-t-elle un rôle dans l'œuvre la plus créatrice comme dans les autres cas ? Nous savons qu'une œuvre créatrice est celle qui est la plus inattendue, c'est-à-dire l'œuvre qui ne résulte pas du simple jeu mécanique de l'association. Il y a là une combinaison nouvelle et profonde. Comment cette œuvre inattendue, parvient-elle à sortir de l'ombre ? Comment cette combinaison nouvelle et profonde peut-elle se réaliser ? Par exemple, dans le domaine artistique, comment un poète, arrive-t-il à trouver les symboles pour exprimer un sentiment qu'il éprouve à l'égard d'un objet ou d'un événement qui n'ont point de rapport direct avec ses symboles ? A ce propos, Baudelaire nous a fait remarquer dans ses *Correspondances* (6) :

*Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.*

Par là, Baudelaire voudrait nous dire, semble-t-il, qu'il existe quelque chose de commun entre nos sensa-

tions olfactives, visuelles et auditives, puisque les parfums, les couleurs et les sons que nous percevons se répondent comme de longs échos qui de loin se confondent dans une unité originelle. C'est par ce quelque chose de commun que nous pouvons assimiler les sensations hétérogènes. Mais qu'est-ce précisément que ce quelque chose de commun ? Nous croyons qu'il faudrait aussi le chercher dans les faits physiologiques. Jusqu'ici, nous ne possédons pas encore ces faits. Seulement une hypothèse très vraisemblable se formule. Cette hypothèse voit le quelque chose de commun dans le côté affectif de ces sensations. « Une sensation, écrit Goblot, nous paraît simple parce qu'il nous est naturel de ne remarquer, de ne retenir et de ne nommer que l'élément « représentatif » de la sensation, c'est-à-dire l'information utilisable qu'elle nous fournit sur le monde extérieur. En réalité, toute sensation s'accompagne d'un cortège nombreux et complexe de sensations internes, la plupart viscérales, qui ne sont point inconscientes, ou du moins ne le sont pas toutes, mais qui ne sont ni instructives, ni pratiquement utiles (7). L'ensemble de ces sensations internes forme à la sensation externe une sorte de doublure émotionnelle, moins intéressante pour l'intelligence, mais beaucoup plus importante pour la vie affective que la sensation elle-même. Or, il arrive que les sensations de sens différents, telles qu'une couleur et un son, nous émeuvent à peu près de la même manière. Nous parlons couramment de couleurs chaudes, froides, douces, dures, harmonieuses, dissonantes, éclatantes, sourdes, etc. Les sons, pareillement, nous semblent hauts et bas, aigus, c'est-à-dire pointus, ou

graves, c'est-à-dire lourds; on dit une voix blanche, une voix chaude, une voix légère, une voix ronde, une voix grêle, etc. Toutes ces métaphores, qui transportent à un sens le langage d'un autre sens, s'expliquent assez bien par la similitude de la doublure émotionnelle de sensations hétérogènes » (8). C'est ainsi que « Beethoven ayant lu la *Messiede* de Klopstock, la caractérisait en disant : « Toujours maestoso, écrit en ré bémol majeur », voulant dire par là que le style de la *Messiede* et le ton de ré bémol majeur éveillaient en lui les mêmes sentiments. Flaubert disait dans le même sens de *Salammbô*: « C'est un roman pourpre » ; et de *Madame Bovary*, qu'il avait voulu y exprimer « une existence comme celle des cloportes, couleur de moisissure ». Un jour que Massenet dînait chez un ami, on servit du vin grec: « A quoi vous fait penser ce vin ? » demanda Massenet. Pour moi: « Voici ce qu'il me dit ». Et il se mit à fredonner une mélodie orientale: la sensation de saveur avait amené par association une image musicale, à cause de la similitude des sentiments évoqués par l'une et par l'autre » (9).

C'est par l'identité, ou plutôt par la similitude de leur fond émotionnel, qu'une sensation ou une image nous fait penser à une autre. Quand l'artiste saisit, que ce soit consciemment ou inconsciemment, cette similitude, il trouve dès lors les symboles les plus ingénieux et crée l'œuvre la plus inattendue. Nous autres spectateurs, si nous arrivons à saisir cette similitude, quoique d'une manière différente de celle de l'artiste, nous apprécions l'œuvre inspirée de cette similitude. C'est cette similitude qui sert à l'artiste de point de départ et c'est de là

qu'il parvient à créer l'œuvre symbolique. Si, souvent, la poésie symbolique, par exemple les poèmes de Poe, de Baudelaire, de Verlaine, de Rimbaud, produit chez nous un effet très profond, c'est parce qu'elle nous émeut du fond de notre être, c'est-à-dire émotionnellement.

Nous allons voir qu'il y a plusieurs lois affectives grâce auxquelles, nous le croyons, bien des œuvres artistiques sont nées. Tout d'abord, c'est la loi de l'évocation affective de Ribot. « Des représentations, écrit Ribot, qui ont été accompagnées d'un même état affectif, tendent à s'associer ultérieurement: la ressemblance affective réunit et enchaîne des représentations disparates » ⁽¹⁰⁾. « Les états de conscience, continue-t-il, se combinent non parce qu'ils ont été donnés ensemble antérieurement, non parce que nous percevons entre eux des rapports de ressemblance, mais parce qu'ils ont un ton affectif commun. La joie, la tristesse, l'amour, la haine, l'admiration, l'ennui, l'orgueil, la fatigue, etc., peuvent devenir un centre d'attraction qui groupe des représentations ou événements sans rapports rationnels entre eux, mais qui ont la même marque émotionnelle: joyeuse, mélancolique, érotique, etc. Cette forme d'association est très fréquente dans les rêves et la rêverie, c'est-à-dire dans un état d'esprit où l'imagination jouit de sa pleine liberté et travaille au hasard » ⁽¹¹⁾. Poe nous a raconté dans sa *Philosophie de la Composition*, comment il a écrit son fameux poème *le Corbeau*. Le procédé qu'il a employé dans la composition de ce poème est justement une application de cette loi de l'évocation affective. « Considérant donc la

beauté de mon domaine, dit-il, la seconde investigation portera sur la recherche du ton approprié à la plus haute manifestation de cette beauté et l'expérience démontre que ce ton est celui de la tristesse ». « De tous les sujets mélancoliques selon l'intelligence universelle de l'humanité, lequel l'est le plus ? » — « La Mort était la réponse naturelle. — « Et quand, me demandé-je encore, le plus triste des sujets est-il le plus poétique ? » — La réponse vint aussi toute seule : — « Quand il s'allie étroitement à la beauté : la mort donc d'une femme belle est sans aucun doute le sujet le plus poétique qui soit au monde ; et les lèvres les mieux faites pour un tel sujet sont sans aucun doute celles d'un amant éploré ». On voit que l'idée de tristesse est le point de départ de ce poème, le centre d'attraction autour duquel viennent l'idée de la mort, l'idée d'une belle femme morte, l'image d'un amant éploré, etc.

Deuxièmement, c'est la loi de la condensation de Freud. Les images ou les idées qui ont le même ton affectif, au lieu de s'associer, s'amalgament. La condensation se manifeste surtout dans le rêve. Freud a fait remarquer que « le contenu du rêve manifeste est plus restreint que celui du rêve latent, qu'il représente par conséquent une sorte de traduction abrégée de celui-ci ». « La condensation s'effectue par un des trois procédés suivants : 1° certains éléments latents sont tout simplement éliminés ; 2° le rêve manifeste ne reçoit que des fragments de certains ensembles du rêve latent ; 3° des éléments latents ayant des traits communs se trouvent fondus ensemble dans le rêve » (12). Ainsi « plusieurs personnes, dans le rêve, peuvent s'amalga-

mer en une seule, par suite d'une impression commune qu'elles ont faite sur nous, d'une signification identique qu'elles ont pour nous. De là ce sentiment fréquent d'avoir rêvé d'une personne ou d'un objet qui n'était pourtant pas tout à fait cette personne ou cet objet » (13). Cependant, Baudoin trouve que des condensations assez fortes existent à l'état de veille. Il y a en effet des souvenirs amalgamés « où le sujet croit avoir vécu une seule scène, alors qu'il en a vécu deux ou trois, à des dates assez éloignées, mais dans un état affectif analogue. Cela est fréquent surtout dans les souvenirs d'enfance » (14). Dans la littérature, les romans qui peignent les types des êtres humains sont de bons exemples de la loi de condensation. Les écrivains de ces romans sont d'abord frappés d'un caractère saillant d'une certaine catégorie des hommes. En écrivant ces romans, ils rassemblent les traits communs de ces derniers, qui les frappent affectivement, et négligent le reste. *Madame Bovary*, de Flaubert, nous fait voir le caractère des personnes qui se conçoivent autres qu'elles ne sont en réalité. Le héros de *Le Rouge et le Noir*, de Stendhal, Julien Sorel, représente les hommes qui ont une volonté tenace, qui veulent malgré tout arriver au but qu'ils se sont proposé. Un conteur chinois contemporain, Lou Sin, nous peint, dans *la Vie de Ah Qui*, l'âme de cette masse de Chinois misérables, ignorants, résignés devant les forts, méchants devant les faibles, se laissant dériver par le flot du sort, cherchant toujours un prétexte pour se consoler de leur malheur. Après avoir lu les romans de ce genre, nous avons l'impression que nous connaissons nous-mêmes Emma Bovary, Julien Sorel,

Ah Qui, que nous les rencontrons partout, mais ne les trouvons nulle part. Ils ne sont personne, mais ils sont tous les hommes de leur type.

Troisièmement, il y a la loi du transfert de Ribot. Une idée ou un objet qui provoque chez nous une émotion ou un sentiment, tend à transférer cette émotion ou ce sentiment à des objets associés à celui-là. Par le transfert, nous nous intéressons aux objets ou aux idées qui n'ont pas eu de prise sur nous tout d'abord. « Le transfert, écrit Ribot, peut être produit par ressemblance; lorsqu'un état intellectuel a été accompagné d'un sentiment vif, un état semblable ou analogue tend à susciter le même sentiment. Il peut être produit par contiguïté : lorsque des états intellectuels ont coexisté, le sentiment lié à l'état initial, s'il est vif, tend à se transférer aux autres. L'amant transfère le sentiment associé d'abord à la personne de sa maîtresse, à ses vêtements, ses meubles, sa maison. Dans les monarchies absolues, le culte pour la personne du roi se transfère au trône, aux emblèmes de la puissance, à tout ce qui tient à lui de près ou de loin » (15). Lorsque cette loi s'applique à la littérature, nous pouvons citer des poésies innombrables. A. Samain a écrit dans les vers suivants combien les objets d'une femme aimée peuvent provoquer l'amour de l'amant, qu'il a éprouvé d'abord pour la personne :

*Tout ce qui t'a touché m'inquiète et m'enivre.
Tout ce qui dans ta vie un instant a pu vivre,
Tes gants, tes bas brodés, ta mante, ton chapeau,
Tout ce qui garde encore, satin, soie ou batiste,*

*Comme un rêve odorant de ta chair qui persiste,
C'est mon trésor ! Ainsi qu'aux vases des autels
Je n'y touche qu'avec des doigts sacramentels.
Rien qu'à les effleurer l'amour en moi frissonne,
Je crois, penché sur eux, respirer ta personne,
Et mon cœur qui s'épuise à force d'adorer,
Mon cœur comme le feu voudrait les dévorer (16).*

Quatrièmement, nous arrivons à la loi du déplacement de Freud. Le déplacement est le travail qui tend à détacher le sentiment ou l'émotion d'un objet ou bien d'un élément principal, pour les attacher à d'autres objets éloignés, ou bien à un autre élément accessoire. Il diffère du transfert en ce qu'il peut y avoir déplacement sans qu'il y ait transfert. Souvent un déplacement a lieu dans l'intérieur d'une condensation dont les éléments sont réunis par un état affectif commun et où l'on ne peut trouver la possibilité du transfert au sens de Ribot. En effet, comme l'a remarqué Freud (17), le déplacement de l'accent constitue dans le rêve le moyen par excellence de l'expression des pensées refoulées. Mais nous nous en servons parfois dans la pensée de la veille pour produire un effet comique, comme dans le cas du trait d'esprit.

Ces lois affectives de l'association nous expliquent pour une grande part la création d'une œuvre artistique, surtout le symbolisme dans la littérature. Nous voyons par là le rôle considérable que joue l'affectivité dans notre activité intellectuelle. C'est à la faveur de l'accent affectif commun de deux objets qui n'ont point

de rapport apparent entre eux, que nous pouvons passer de l'un à l'autre. La psychologie affective de Ribot et de Freud nous montre bien que les combinaisons nouvelles et les plus inattendues s'effectuent de cette façon.

Néanmoins, nous ne devons pas nous laisser aveugler par notre thèse. Si l'affectivité nous conduit souvent à des résultats admirables dans notre activité intellectuelle, elle nous amène aussi à des erreurs formidables. Nous savons que par sa force motrice elle oriente notre esprit dans un certain sens, elle canalise notre activité: par là, notre attention est concentrée, comme insérée dans les choses. C'est là son mérite. Mais, justement, ce qui constitue son mérite, constitue aussi son défaut au point de vue intellectuel. Dans un état d'excitation très forte, il n'y a que les pensées ayant un rapport intime avec notre situation actuelle qui se présentent à notre conscience. Tout ce qui s'oppose à ces pensées imprégnées de l'émotion dominante, en est exclu. Nous ne voyons et interprétons les choses qu'en faveur de notre inclination, négligeant la réalité objective, nous arrivons ainsi à affirmer de bonne foi ce qui est faux et à nier sincèrement ce qui est vrai.

Il y a encore un autre danger à éviter. Comme nous l'avons vu, l'affectivité est la force motrice d'une réponse, l'âme d'une œuvre créatrice. Elle n'est que le commencement d'une adaptation et l'aliment, si on peut ainsi dire, de ses processus. Elle n'est pas du tout le but à atteindre. Mais quelquefois, on la poursuit pour elle-même, elle acquiert alors une valeur indépendante, comme un objet d'intérêt. Un but psychique tel que celui-ci peut être trouvé aussi bien dans le domaine

affectif que dans le domaine intellectuel. Lorsqu'il s'agit du domaine affectif, on a la poursuite du plaisir, de la puissance, du plaisir sexuel, ou du plaisir de la table. Lorsqu'il s'agit du domaine intellectuel, on a toutes sortes de jeux, par exemple le jeu d'échecs, le jeu de dames et la discussion sur des questions abstraites et qui n'amène à aucune fin. Il est très évident que de telles recherches d'excitations, quelle que soit leur nature, ont des conséquences très fâcheuses pour l'individu qui les cherche.

(1) Cité par Revault d'Allones, *l'Attention; Traité de Psychologie* de Dumas, t. II, p. 890.

(2) Dewey, *l'Ecole et l'Enfant*, p. 66.

(3) H. Piéron, *Psychologie expérimentale*, pp. 54-55.

(4) Quand il s'agit de réactions motrices explicites, voir le chapitre VIII; quand il s'agit de réactions intelligentes, voir le chapitre IV et les passages suivants.

(5) Voir le chapitre IV.

(6) Baudelaire, *Les Fleurs du mal*.

(7) Nous citons ces deux dernières propositions sous toute réserve.

(8) E. Goblot, *L'expression musicale*.

(9) Boucher, *Psychologie*, p. 383. Cité par Roustan, *Psychologie*, p. 283.

(10) Ribot, *Essai sur l'imagination créatrice*, p. 31.

(11) *Ibid.*

(12) Freud, *Introduction à la Psychanalyse*, pp. 189-190.

(13) Baudouin, *Etudes de Psychanalyse*, p. 30.

(14) *Ibid.*, p. 31.

(15) Ribot, *Logique des sentiments*, p. 4.

(16) A. Samain, *Aux Flancs du Vase*.

(17) Freud, *Introduction à la Psychanalyse*, p. 192.

CHAPITRE VI

Le facteur volitionnel

Il se produit souvent en nous un conflit d'intérêts. A un moment donné, les divers aspects de notre vie individuelle, familiale et sociale exigent de nous des attitudes différentes. Chaque aspect offre alors son intérêt particulier et chaque intérêt attire notre attention et demande à être satisfait. Il arrive aussi que sous chaque aspect de notre vie, des intérêts antagonistes sont aux prises; les uns, comme les autres, nous imposent leur raison d'être et exercent un empire sur nous. Pour simplifier notre discussion, nous ne considérerons que le premier cas. Supposons maintenant que nous vivions dans un pays où les troubles politiques jettent le peuple dans la misère, que nous soyons des intellectuels qui se passionnent pour les travaux scientifiques et que notre famille soit indigente. D'une part, la situation politique du pays sollicite notre intervention, notre de-

voir de citoyen nous dicte la campagne que nous devons mener contre les forces violentes qui nuisent au pays. D'autre part, l'intérêt intellectuel nous tente, nous voulons vivre dans cette activité scientifique où règne la paix féconde, où, une fois absorbés, nous serons loin des soucis temporels et où nous invitent le charme de l'inconnu, la joie de découvrir et l'enchantement que nous trouvons dans les opérations qui font entrevoir la probabilité du résultat. En troisième lieu, l'état financier de notre famille ne nous permettant pas d'agir en patriotes militants, ni en intellectuels de cabinet, nous engage à choisir et à exercer plutôt une profession qui puisse améliorer la condition des nôtres. Toutes ces revendications sont légitimes, elles exigent toutes que nous leur prêtions l'oreille. S'il nous est possible de trouver une solution qui leur donne satisfaction à toutes, nous sortons d'embarras en recourant à cette solution. Dans le cas contraire, nous sommes obligés de répondre à une seule de ces revendications et de renoncer aux autres. Cette réponse à une revendication unique n'est pas facile, car elle comporte le sacrifice de nos autres intérêts. Pour obtenir cette réponse, il nous faut un choix, une décision volontaire.

Lorsque nous n'avons qu'un seul but à atteindre, notre tâche est simplifiée. Mais si ce but est éloigné, il suppose des étapes intermédiaires à parcourir. Ces étapes constituent souvent de véritables obstacles que nous devons surmonter, si nous ne voulons pas nous arrêter dès le commencement ou à mi-chemin. La persistance avec laquelle nous cherchons les moyens de bénéficier de toutes les forces dont nous pourrions disposer, d'évi-

ter la dissipation de notre énergie, de mener à bonne fin notre activité, est aussi une force volitionnelle. Sans cette force, nous ne pouvons rien achever de difficile, de parfait, d'élevé. Les grands hommes d'état, les savants, les grands artistes montrent souvent, dans l'exécution de leurs œuvres respectives, cette force dans la mesure la plus extraordinaire.

D'où vient la décision dans le conflit des intérêts ? Quelle est cette force volitionnelle dans l'exécution d'une œuvre difficile ? Examinons de près ces deux questions. Nous trouvons que lorsque nous décidons et persistons, nous sentons que nous faisons un effort. Au moment où nous arrivons à comprendre l'effort, nous savons où est la source d'où jaillit la décision et ce qui fonde cette persistance.

Quand il s'agit du conflit des intérêts, notre premier effort est de chercher à trouver une coordination ou bien une conciliation de ces intérêts. Naturellement, nous voulons les satisfaire tous tout d'abord, puisqu'ils nous tiennent tous à cœur. La recherche de cette coordination ou conciliation représente une élaboration, il s'agit de constituer un idéal, un intérêt supérieur, qui comprendrait tous les intérêts à lui subordonnés. Cela ne suffit pas encore. Un idéal remplissant cette condition peut être très vague, irréalisable. Or, ce qui importe dans un acte volitionnel, c'est l'extériorisation d'une pensée, l'accomplissement d'une activité commencée ou projetée. Il faudra que nous trouvions un idéal qui corresponde à nos moyens. Dans ce cas-là, l'effort n'est pas autre chose que la recherche pénible de cette coordination ou conciliation des intérêts.

Au cas où nous ne pourrions trouver cette coordination, notre effort consisterait à nous attacher à un intérêt plutôt qu'à aucun des autres. Nous cherchons à connaître toute la signification de chacun de nos intérêts, à prévoir toutes les conséquences qui pourraient résulter du choix de l'un d'eux comme motif. Puis nous apprécions les valeurs de ces significations diverses, nous comparons et pesons les conséquences de notre attachement à chaque intérêt. Nous voyons par là lequel de ces intérêts répond le mieux à notre aspiration actuellement la plus forte et selon quel ordre décroît l'importance des autres. Nous établissons de la sorte une hiérarchie momentanée de valeurs des intérêts en question, selon le degré de l'empire qu'exerce sur nous chacun de ces intérêts. Nous choisissons alors l'intérêt qui se trouve au sommet de la hiérarchie. Une fois que la décision est prise, nous écartons toutes les tentations venant des intérêts refoulés pour le moment ou pour toujours, et nous dirigeons notre esprit et notre activité tout entière dans le sens que l'intérêt choisi nous indique. Cette fois-ci, c'est la tentative de prévoir les conséquences possibles ou probables de notre choix, d'apprécier les valeurs de ces conséquences selon notre exigence, de nous livrer à un intérêt en dépit des autres, qui constitue le sentiment de notre effort.

Nous arrivons maintenant à la question de l'effort dans l'exécution d'une œuvre difficile. Dans une œuvre, il y a toujours un but, un idéal qui lui sert de motif. Une œuvre difficile est celle qui implique un but éloigné. Lorsque nous voulons atteindre ce but, un état

de tension interne se produit (1). Cette tension représente l'opposition entre l'idéal poursuivi et les conditions qui permettent de l'atteindre. Nous envisageons la nécessité de transformer cet état de choses pour le rendre conforme à notre idéal, nous nous demandons comment il pourra se réaliser. A l'égard de ce problème, plusieurs hypothèses pourraient se proposer à nous. Avant d'insister sur l'une d'elles, nous devons les examiner les unes après les autres, exclure celles qui ne conviennent pas, délimitant ainsi le champ des opérations. Nous savons que, s'il y a des individus qui échouent à cause de leur manque de souplesse, il y en a d'autres qui échouent parce qu'ils sont trop souples, trop prêts à accepter les présomptions nouvelles et qu'ils ne suivent assez longtemps aucune d'entre elles. La persistance de notre activité qui s'élance vers le but, qui s'oppose aux obstacles et tente de les vaincre, qui résiste aux nouvelles présomptions avant d'avoir poursuivi jusqu'au bout l'examen de celles qui ont été proposées, cette persistance, c'est notre effort.

Nous constatons ainsi qu'il y a deux facteurs dans un acte volitionnel. L'un est la prévision des conséquences, l'autre la solidité de la prise que l'idéal, but de notre recherche, a sur nous. L'un est de l'ordre intellectuel, tandis que l'autre est de l'ordre affectif. Ce sont ces deux facteurs qui constituent l'acte volitionnel. Mais ces deux facteurs ne sont pas distincts, ils se pénètrent l'un l'autre. Comme nous l'a dit Ribot, « toute idée fixe est soutenue par un besoin, une tendance, un désir, c'est-à-dire par un élément affectif, car c'est une chimère de croire à la persistance d'une idée qui, par

hypothèse, serait un état purement intellectuel, tout sec, tout froid » (2). L'affectivité ne reste pas non plus à un état pur et isolé. « Toute émotion fixe, dit encore Ribot, doit se concréter en une idée ou image qui lui donne un corps, la systématise, sans laquelle elle reste à l'état diffus; et tous les états affectifs peuvent revêtir cette forme permanente qui en fait un principe d'unité » (3). Là où notre acte manifeste pleinement ces deux facteurs, se trouve aussi notre acte volitionnel. Il n'y a pas de volonté, il n'y a que des volitions. La psychologie qui admet une faculté de vouloir est une psychologie superficielle. S'il y a des hommes volontaires, ce sont généralement des hommes qui, à un moment donné, ne s'intéressent qu'à une chose; mais une fois intéressée à elle, ils tiennent à réaliser avec tous leurs moyens ce qu'ils ont voulu. Ils apprécient la valeur de leur but, rendent la prévision des conséquences de leur acte aussi claire et aussi complète que possible. Leur but qui donnera satisfaction à leur désir, dont la valeur leur est chère, a une prise profonde sur eux, ce qui rend, en partie, compte de leur persistance. L'explication de leur persistance doit être cherchée aussi dans leurs moyens intellectuels, car leurs moyens intellectuels rendent leur tâche facile, ce qui leur permet d'y insister. Nous savons que les hommes faibles, « mous », qui abandonnent leurs entreprises sitôt qu'ils rencontrent une difficulté, sont soit ceux que touche superficiellement le but de leurs entreprises, soit ceux qui n'adaptent pas leurs moyens aux buts, ou leurs buts aux moyens dont ils disposent. Le but est pour les premiers un but passager, il se présente à l'esprit à un moment

donné et dans une certaine circonstance où le devenir de leur organisme psychique l'exige. Il y a une affinité entre lui et quelques éléments de cet organisme. Mais il ne s'est pas enraciné dans celui-ci, c'est-à-dire, il ne forme pas une partie intégrale de cet ensemble. Or, pour qu'un but s'impose à l'esprit avec force et avec ténacité, il faut que ce but soit inhérent à la complexité de la personnalité formée. Le but passager n'a pas ce caractère, il disparaîtra dès que la situation changera. C'est dans ce sens-là que nous parlons du degré de solidité, de la prise d'un but sur nous. Mais, d'autre part, le but ne devient un véritable but que dans la mesure qu'il peut se réaliser. Un but irréalisable est une chimère qui distrait plutôt l'esprit que de le diriger vers l'acte. Quand la réalité arrache l'esprit à la rêverie, il ne sait plus par quoi il faut commencer. Car entre le but proposé et l'état actuel dans lequel on est, il y a, comme nous l'avons remarqué plus haut, toute une série d'étapes intermédiaires. C'est lorsque l'on connaît ces étapes intermédiaires et qu'on a les moyens de les parcourir toutes, qu'on peut parvenir au but et que ce but nous tient à cœur. Adapter les moyens au but ou le but aux moyens, c'est chercher à connaître et à effectuer ces étapes. Les hommes faibles, dès qu'ils prennent en mains leur tâche difficile, sont découragés par les difficultés imprévues que constituent ces étapes intermédiaires. Ils se plaignent alors de leur sort malheureux, de la malveillance des autres, ils passent leurs jours dans la torpeur ou glissent vers une autre ligne d'action où quelques perspectives agréables les attirent.

Nous voyons par là que dans un acte volitionnel, le facteur intellectuel est aussi important que le facteur affectif. W. James a montré d'une autre manière le rôle considérable de l'idée dans une volition. « Une fois mise au centre de la conscience et retenue là, dit-il ⁽⁴⁾, l'idée raisonnable exerce inévitablement ses effets, car les lois qui unissent notre conscience à notre système nerveux préparent l'action qui va se produire. Ainsi donc notre effort proprement moral consiste à retenir fermement l'idée convenable ». « Si donc, on nous demande, poursuit W. James: en quoi consiste un acte moral, réduit à son expression la plus simple ? Il n'y a qu'une réponse à faire: c'est l'effort d'attention retenant fortement une idée qui, sans lui, serait chassée de la conscience par les tendances qui règnent dans l'esprit. Penser est donc, après tout, le secret de la volonté autant que celui de la mémoire ». Mais l'idée n'agit pas seule. Elle ne devient une force que quand elle est mise au centre de la conscience et retenue là. Dire qu'une idée est mise au centre de la conscience et retenue là, c'est dire que cette idée a triomphé de toutes les autres, occupé seule l'esprit, c'est dire qu'elle répond, à ce moment, à une tendance dominante. Elle doit, par conséquent, sa puissance à la disposition affective de la tendance. Tout le monde sait par sa propre expérience qu'il peut prévoir dans leur ensemble les conséquences d'une action éventuelle. Les conséquences sont prévues, mais n'ont point de prise sérieuse sur l'individu. Elles sont un objet de contemplation propre à satisfaire la curiosité plutôt qu'une chose à achever. Souvent les hommes faibles ne sont pas moins intelligents que les hommes

forts et n'ont pas moins d'idées. Ce qui leur manque, c'est la solidité de la prise que les buts de leurs entreprises exercent sur eux. Par exemple, Benjamin Constant était un homme extrêmement intelligent, son analyse de lui-même que nous a révélée son *Journal Intime*, était très pénétrante. Il connaissait parfaitement sa faiblesse mais devant celle-ci il n'en restait pas moins impuissant. On dirait qu'il devait même sa faiblesse à son intelligence ondoyante. Cette intelligence, si pénétrante qu'elle fût, ne lui faisait pas savoir à quoi il devait tenir; au contraire, elle lui faisait tout embrasser, tout aimer. Dans la préface de la troisième édition de son célèbre roman *Adolphe* qui est d'ailleurs son portrait à lui-même, il dit, en faisant allusion à la faiblesse d'Adolphe à l'égard d'Ellénore : « Si l'on surmonte ce qu'on appelle faiblesse, c'est en détruisant en soi-même tout ce qu'on a de généreux, en déchirant tout ce qu'on a de fidèle, en sacrifiant tout ce qu'on a de noble et de bon. On se relève de cette victoire, à laquelle les indifférents et les amis applaudissent, ayant frappé de mort une portion de son âme, bravé la sympathie, abusé de la faiblesse, outragé la morale en la prenant pour prétexte de la dureté; et l'on survit à sa meilleure nature, honteux ou perversi par ce triste succès ». Nous voyons par là que la faiblesse de Benjamin Constant provenait justement de cet ondoisement de l'intelligence.

Revenons à la question de la valeur. Nous avons fait entendre plus haut, au sujet du conflit des intérêts, que l'intérêt qui a la plus grande valeur décide notre choix. Et nous avons laissé voir aussi, mais trop sommairement, ce que nous entendons par le mot valeur. La

question de la valeur a une importance prédominante dans la question du choix, de l'acte volitionnel. Si nous voulons savoir comment s'effectue notre choix, nous devons savoir comment nous formons notre jugement de valeur, car un véritable jugement de valeur entraîne notre action dite volitionnelle.

Lorsque nous disons qu'une chose est bonne, nous disons que cette chose, quand nous agissons sur elle, provoquera la suite d'actions que la situation exige. « A la vérité, dit Dewey (5), de même que déterminer une chose comme aliment veut dire considérer ses relations avec les organes digestifs, avec sa distribution et avec sa destination finale dans le système, de même déterminer une chose que l'on trouve bonne (d'un certain point de vue) comme bonne veut dire précisément cesser de la prendre directement pour une chose qui se suffise à elle-même, et la considérer dans ses conséquences, c'est-à-dire dans ses relations avec un vaste ensemble d'autres choses ». Dewey a tiré de la vie pratique un exemple pour montrer comment nous formons notre jugement de valeur et comment celui-ci conditionne et dirige notre conduite. « Par exemple, dit-il (6), mon jugement primitif (et dernier) se rapporte, si vous voulez, à l'achat d'un complet: faut-il en acheter un ? Et dans ce cas, lequel ? La question porte sur ce qui est préférable ou non, en ce qui concerne le choix des actes, non en ce qui concerne la diversité des objets. Mais ce jugement sera un jugement (et non pas une réaction fortuite) dans la mesure où il fera intervenir, à titre de contenu, les valeurs effectives de divers objets. Quels sont les prix des complets proposés ? Dans quelle

mesure leur façon est-elle conforme à la mode ? Quel est le rapport entre les échantillons ? Quelle est leur solidité ? Quelle sera leur adaptation respective à l'usage principal que j'ai en vue en les portant ? La solidité, le bon marché, l'usage possible, la façon, les avantages esthétiques, tout cela, relativement et par comparaison, constitue diverses sortes de valeurs. Ce ne sont pas des caractères concernant les objets *per se*, mais en tant qu'ils peuvent contribuer à réaliser une situation prévue (c'est-à-dire à réaliser les conséquences prévues de l'action en cause) (7). Leur valeur consiste dans leur convenance par rapport à cette fonction précise. La décision touchant le meilleur et le pire consiste à déterminer leurs aptitudes et leurs intensités respectives à cet égard. Indépendamment de leur rapport à cet usage, ils n'ont aucune sorte de valeur pour la connaissance. Déterminer la valeur supérieure que l'on attribue à un certain complet équivaut à (revient à) décider ce qu'il est préférable de faire. Cette détermination a fourni le stimulus qui faisait défaut, de telle sorte que l'action se produit ou passe de l'état d'indétermination et d'indécision à la décision même ». Nous voyons par là qu'une valeur déterminée ainsi sera le facteur décisif du choix.

Déterminer le choix, c'est résoudre un problème. La solution d'un problème implique souvent un effort, la détermination du choix l'implique de la même manière. Cet effort que nous exerçons dans l'acte du choix, nous l'exerçons aussi dans l'exécution d'une œuvre difficile. Bergson a montré que cet effort se produit lorsque le schéma d'une œuvre naissante se remplit des images

concrètes. Mais quel est ce schéma et comment se remplit-il d'images ? Nous allons voir si la théorie du schéma s'accorde bien avec la vue que nous avons soutenue jusqu'ici.

Le schéma d'une œuvre naissante est l'indication de ce qu'elle doit être. Le comblement du schéma des images concrètes constitue sa réalisation. Parlant de la création d'une œuvre, Bergson adopte la vue de Ribot et écrit notamment : « Comme l'a fait remarquer M. Ribot, créer imaginativement est résoudre un problème. Or, comment résoudre un problème autrement qu'en le supposant d'abord résolu ? On se représente, dit Ribot, un idéal, c'est-à-dire un certain effet obtenu, et l'on cherche alors par quelle composition d'éléments cet effet s'obtiendra ? On se transporte d'un bond au résultat complet, à la fin qu'il s'agit de réaliser : tout l'effort de l'invention est alors une tentative pour combler l'intervalle par-dessus lequel on a sauté et arriver de nouveau à cette même fin en suivant cette fois le fil continu des moyens qui la réaliseraient » (8). Ce fil continu des moyens qui réalisent la fin n'est pas autre chose que les images coordonnées auxquelles aboutit le schéma.

Il est clair que le schéma consiste dans ce cas-là en une attitude intellectuelle destinée à organiser un jeu harmonique entre les images qui viennent s'y insérer. Mais parfois cette organisation est très difficile, soit parce qu'une foule d'images analogues entre elles se présentent concurremment, soit parce que plusieurs images différentes sont sur les rangs, soit parce qu'il n'y a pas assez d'images. Dans le premier cas, il faut coordonner les unes aux autres les images « qui se

poussent et se pressent pour entrer dans le schéma ». Dans le second cas, il est indispensable d'éliminer, après l'examen, celles qui ne sont pas capables de s'y placer ; et si aucune d'elles n'a cette qualité, on doit en chercher encore d'autres qui pourraient l'offrir. Dans le troisième cas, le schéma est peut-être vide, ou bien ne correspond pas à nos moyens, il n'est pas alors un idéal réalisable, il a à se modifier lui-même pour se développer en images. Dans un cas comme dans l'autre, il y a toujours tout d'abord un écart entre le schéma et l'état de l'achèvement de son remplissage des images, puis un rapprochement graduel entre ces deux derniers. Le sentiment de l'effort intellectuel se produit sur le trajet du schéma aux images. « Plus ce rapprochement exige d'allées et venues, d'oscillations, de luttes et de négociations, plus s'accroît le sentiment de l'effort ». L'analyse de l'effort intellectuel de Bergson aboutit à la conclusion qu'il est un mouvement du schéma dynamique dans la direction des images qui le développent.

On voit que le schéma de Bergson est précisément ce que nous appelions plus haut l'idéal ou l'intérêt ; dans un acte volitionnel, il représente le facteur affectif. Mais Bergson n'a envisagé, lorsqu'il écrivait son article, *l'Effort Intellectuel*, le schéma qu'au point de vue intellectuel ; il avait peut-être tort de négliger son côté affectif. Les images qui développent le schéma constituent les moyens pour atteindre l'idéal ou pour satisfaire l'intérêt, ce qui revient au même ; il représente le facteur intellectuel dans une volition.

De ce qui précède, il suit que l'effort est notre tentative de réaliser un idéal, de satisfaire un intérêt. Il doit sa

force dynamique, à l'idéal, l'intérêt. Cette force devient, comme nous l'avons montré plus haut, d'autant plus puissante que les moyens intellectuels qui réalisent l'idéal sont plus perfectionnés. En dernière analyse, nous trouvons que la source d'où jaillit la décision et où nous puisons la force de persévérer est bien notre tendance avec nos moyens intellectuels qui la satisfont. Toute théorie qui conçoit la volition comme une instance de l'individu sur ce qui manque d'intérêt pour lui est tout à fait fausse.

(1) John Dewey, *l'Ecole et l'Enfant*, pp. 63-64.

(2) Ribot, *Essai sur l'Imagination créatrice*, p. 66.

(3) *Ibid.*, p. 67.

(4) W. James, *Causeries pédagogiques*, V, *la Volonté*.

(5) J. Dewey, *Essays in Experimental Logic*, p. 357.

(6) *Ibid.*, pp. 362-363.

(7) Commentaire du traducteur.

(8) Bergson, *L'Energie spirituelle*, VI, *l'Effort intellectuel*, p. 185.

CHAPITRE VII

Le facteur inconscient

Autrefois, l'homme se vantait d'être raisonnable ; il croyait savoir le pourquoi et le comment de tout ce qu'il faisait. Il croyait qu'il était le maître de ses actes, c'est-à-dire qu'il en était pleinement conscient. La psychologie moderne le détrompe. En réalité, l'homme, loin d'être guidé toujours par sa claire conscience, se conduit la plupart du temps automatiquement. De là l'incompréhension presque insurmontable de nos semblables. Mais dire que l'homme se conduit automatiquement, ce n'est pas dire qu'il se livre à l'action sans être poussé par un moteur, ni que son action n'a pas de conditions déterminantes. Il n'est fait pas plus d'exception ici qu'ailleurs au déterminisme. L'activité de l'homme, nous dit la psychologie moderne, quand elle n'est pas dirigée par la conscience, n'en est pas moins régie par l'inconscient.

Mais, qu'est-ce précisément que l'inconscient ? En ef-

fet, le terme inconscient peut recouvrir un grand nombre de faits. Lorsque le psychologue n'envisage qu'une partie de ces faits, il emploie le terme dans un sens restreint. C'est ainsi que l'inconscient de Freud ne comprend pas tous les phénomènes inconscients de notre vie psychique. Il importe pourtant de rassembler les faits et puis de les distinguer selon leurs nuances. Car ces faits se ressemblent d'un côté en ce qu'ils se trouvent tous en dehors de la conscience, mais d'un autre côté, ils diffèrent les uns des autres, en ce qu'ils n'ont pas la même origine et en ce que nous n'avons pas la même facilité pour les explorer.

Nous trouvons qu'il y a trois sortes de faits inconscients. Tout d'abord, ce sont les activités intérieures qui ne sont jamais directement perçues et qui correspondent à nos tendances organiques. Non seulement elles ne sont pas conscientes à ce moment, mais encore elles ne l'ont jamais été dans le passé. Les activités inconscientes de cet ordre constituent le fondement de notre esprit, le centre de notre organisme psychique (1). Elles procèdent de nos réflexes simples qui sont déterminés par notre constitution physiologique. L'inconscient qui, pour ainsi dire, renferme ces activités, nous le nommons inconscient primitif.

D'ordinaire, nous entrevoyons un peu la présence de cet inconscient à travers l'influence de la cénesthésie. Il est certain, d'après les physiologistes, que ces activités dépendent en grande partie de l'action du sympathique et du nerf vague. Cette action n'est pas perçue, mais peut cependant parvenir à la conscience en qualité d'émotion. « Comme cette action règle toute la vie végétative, les

viscères, les glandes, les vaisseaux, le cœur, elle exerce une très grande influence sur le comportement de l'homme, qui ne nous apparaît ainsi que comme une résultante... Nous sommes tous plus ou moins conduits, sans que nous nous en doutions, par le système nerveux autonome... » (2). Cependant, nous pouvons étudier objectivement certaines de ces activités lorsqu'elles se manifestent extérieurement. Ce sont les réactions héréditaires explicites. Les détails séparés de chaque réaction de cet ordre apparaissent d'une façon constante, avec une certaine régularité, dans le même ordre approximatif de succession, chaque fois que le stimulus effectif se présente. Par exemple, les animaux, quand ils atteignent un certain âge, manifestent une inclination particulière envers leurs semblables du sexe opposé, ils cherchent à se nourrir lorsqu'ils ont faim, à boire lorsqu'ils ont soif. Nous avons déjà abordé ces questions dans notre deuxième chapitre.

Ensuite vient le subconscient. Il consiste en une réserve des traces mnésiques qui ont résulté, au cours de la vie individuelle, des perceptions et des activités conscientes. Il est en rapport très étroit avec notre vie consciente, et c'est lui qui nous fournit les éléments mentaux qui peuvent être utilisés par la conscience.

Nous avons cité, dans notre quatrième chapitre, à propos de l'évocation associative, les deux principes mnésiques de Semon, qui intéressent particulièrement le problème de cet inconscient. En effet, les traces mnésiques d'une stimulation sont ce que Semon appelle engrammes de cette dernière. Tous les engrammes produits si-

multanément sont associés. Il existe aussi une association entre les engrammes des situations successives, car l'observation nous montre que, lorsque deux situations agissent à des intervalles très rapprochés, la seconde dans l'ordre chronologique peut provoquer aussi la réaction à la première. L'influence de la première excitation sur la seconde, Semon la nomme l'influence ecphorique. D'après celui-ci, nous dit B. Russell (3), ce n'est pas une stimulation isolée qui laisse un engramme, mais la totalité des stimulations agissant à un moment donné. L'effet engraphique (les engrammes) d'une situation et l'influence ecphorique des situations successives constituent le matériel du subconscient. Lorsqu'une partie de l'association engraphique ou ecphorique se reproduit, elle tend à provoquer toute la réaction qui s'était manifestée antérieurement.

C'est en vertu des deux principes mnésiques de Semon que nous avons le réflexe conditionnel. Dans l'évocation associative ordinaire, le rapport entre la stimulation et notre réaction est rationnel. Au contraire, dans un réflexe conditionnel, ce rapport ne l'est pas, la stimulation n'étant pas une stimulation appropriée. C'est pourquoi nous ne sommes pas conscients de ce rapport. Dans le réflexe conditionnel, la stimulation actuelle ne formait qu'une partie insignifiante de la situation ou des situations successives qui ont provoqué une telle réaction. Cette partie, bien qu'elle fût insignifiante et peut-être indifférente dans la situation ou dans les situations successives en question, laissait pourtant un engramme qui était associé aux autres engrammes des élémens importants de ces dernières. Lorsque cet engramme est excité,

les autres qui sont liés à lui sont mis en branle, et c'est ainsi que le réflexe conditionnel se produit.

Les activités automatiques appartiennent aussi, à notre avis, à ce subconscient. Les activités de ce genre sont des réactions qui ont été d'abord conscientes, mais l'habitude a graduellement émoussé la conscience que nous en avons eue. Nous avons dit, dans notre quatrième chapitre, que la conscience ne s'éclaire que quand nous sommes en face d'une difficulté. Il est naturel que la disparition de la difficulté entraîne l'effacement de la conscience. Mais l'effacement de la conscience ne signifie pas celui des engrammes. L'excitation d'un des engrammes qui forment un ensemble indivisible, peut activer toute la réaction qui doit suivre l'excitation de cet ensemble, comme dans le cas du réflexe conditionnel. Nous traitons dans notre dixième chapitre du rôle de l'automatisme dans le comportement.

Maintenant, nous allons nous redre compte de l'inconscient freudien, le désir refoulé de Freud. Ce désir, d'après Freud, a été autrefois conscient ; mais à cause de son caractère inavouable, il a été refoulé par la censure. Celle-ci consiste dans la résistance que font les tendances avouées du moi aux tendances et aux désirs indécents. Elle a enterré le désir refoulé tout vivant dans l'inconscient, mais celui-ci n'est pas mort, il continue à exister, il cherche à tromper la conscience pour trouver une issue quelconque. Watson a justement remarqué que « les freudiens ont fait de la censure une entité plus ou moins métaphysique. Ils supposent que lorsqu'un désir est refoulé, il l'est dans l'inconscient et que

cette mystérieuse censure se tient sur un palier séparant le conscient de l'inconscient » (4). A la place de cette notion de la censure, Watson en a proposé une autre. Selon lui, un groupe d'habitudes peut étouffer un autre groupe d'habitudes. Dans ce cas, le système de nos habitudes ordinaires, de celles que nous considérons comme expressives de notre « moi réel » inhibe ou réprime (maintient inactives ou en parties inactives) les habitudes et les tendances qui appartiennent au passé. « C'est parmi ces impulsions affaiblies, poursuit Watson, que se trouve, à mon avis, la base biologique des désirs non réalisés. Ces « désirs » n'ont jamais été conscients et n'avaient pas besoin d'être refoulés dans le royaume de l'inconscient freudien. Il est permis d'en conclure qu'il n'y a aucune raison particulière d'appliquer à ces tendances le mot « désir ». Nous croyons néanmoins que le désir inconscient freudien existe. Nous sommes avec Watson, quand il critique la notion de la censure, quand il propose la notion de l'inhibition des habitudes acquises que le désir inavouable subit. Nous sommes encore avec lui, quand il dit que des « désirs inconscients » n'ont jamais été conscients. Mais la thèse de Watson ne montre pas l'inexistence du désir inconscient freudien. Au contraire, la psychanalyse nous donne des preuves éclatantes que des désirs refoulés continuent à exercer, à notre insu, une influence irrésistible sur notre conduite. Les actes manqués, les lapsus, le rêve, la rêverie, la justification recherchée d'un acte peu approuvable, la poésie, les œuvres d'art, etc., nous en témoignent. Certes, la notion de la censure freudienne est mystérieuse. Mais cela n'empêche pas que le désir refou-

lé subsiste comme tendance et cherche à se satisfaire d'une façon ou d'une autre. L'importance de la théorie du désir inconscient freudien réside, il nous semble, non pas dans la notion de la censure, mais dans la notion de la force dynamique dont le désir refoulé est chargé. Nous pouvons remplacer la notion de la censure intelligente par celle de l'inhibition des habitudes sociales de Watson ou bien par celle des effets inhibitifs de l'expérience antérieure. Cette dernière notion a l'avantage de ne point être mystérieuse, elle peut être exprimée dans les termes du réflexe conditionnel. Si l'enfant, par exemple, rencontre, au cours de son développement, un obstacle qui le blesse, la zone où se trouve l'obstacle lui deviendra dangereuse. Il aura toujours une aversion insurmontable pour elle, il cherchera toujours à s'en éloigner. Les circonstances auront beau changer : « toutes les fois que la personnalité ainsi blessée dans sa vie psychique se trouvera en présence d'un facteur susceptible de provoquer en elle des sensations analogues à celles qu'elle a éprouvées à la suite de sa blessure, elle reculera comme pour éviter un danger imminent » (5). Cette notion pourrait parfaitement se substituer à celle de la censure dans la théorie de l'inconscient freudien, sans y rien changer d'essentiel. A notre avis, le désir refoulé doit sa force dynamique à ce qu'il représente une tendance. Celle-ci, après avoir été désavouée par la conscience, puis inhibée par les habitudes acquises, ou par les effets inhibitifs de l'expérience antérieure, ne parvient plus à franchir le seuil de la conscience. Elle a été refoulée à cause de son opposition aux aspirations idéales du moi, et de la désapprobation de la

société civilisée. Mais elle représente toujours pour l'individu un intérêt partiel, elle répond à un besoin physiologique ou psychique. C'est pourquoi elle paraît chercher un compromis : d'un côté, elle paraît chercher à éviter la surveillance de la conscience, d'un autre côté, elle paraît chercher à se satisfaire quand même.

La réalisation déguisée du désir refoulé constitue, selon les cas, les névroses plus ou moins accentuées, les mille actes de la vie psychopathologique, le rêve, ou la sublimation. Il y a là tout un mécanisme, et le mécanisme est analogue dans tous les cas. Pour saisir ce mécanisme, nous pouvons étudier soit l'étiologie de la névrose, soit la genèse de la création d'une œuvre d'art, soit le mécanisme d'un rêve. La psychanalyse est justement l'art qui nous explique ce mécanisme. Elle nous montre que l'élaboration du rêve consiste à condenser, à déplacer les éléments du rêve latent et à effectuer une représentation plastique (6). Freud croit encore à un quatrième procédé : celui de l'élaboration secondaire. Par élaboration secondaire, il entend cette fonction du rêve manifeste qui « transforme en un tout à peu près cohérent les données les plus immédiates du rêve, mais en rangeant les matériaux dans un ordre souvent absolument incompréhensible et en les complétant là où cela paraît nécessaire » (7). Pour nous, l'élaboration du rêve n'est pas si intelligente. Sauf dans le cas de la création d'une œuvre d'art, où intervient la part de l'intelligence de l'artiste, sauf dans les cas de la rationalisation, toute réalisation inconsciente d'un désir refoulé est plutôt mécanique. Les procédés qui consistent à condenser, à déplacer les éléments du rêve latent, à effectuer une re-

présentation symbolique sont les seuls moyens dont le désir refoulé puisse disposer, il n'a pas à choisir. Tout désir, livré à lui-même, prend le premier chemin qui lui semble bon pour arriver à sa réalisation. Le désir, refoulé par la conscience ou inhibé par les effets désagréables de l'expérience antérieure, est obligé de faire des détours. Ces détours forcés constituent précisément, en ce qui regarde le rêve, dans la condensation, le déplacement des éléments du rêve latent et leur représentation symbolique. Une fois que ces trois procédés sont accomplis, le rêve manifeste devient naturellement incompréhensible. Si les données immédiates du rêve nous semblent à peu près cohérentes, c'est qu'elles sont déterminées par l'évocation associative des éléments mnésiques qui les constituent. Les rêves sont déclanchés par les excitations extérieures ou intérieures qui agissent sur le dormeur. Ce sont, croyons-nous, les doublures émotionnelles de ces excitations qui groupent, dans les rêves, les images associées au cours de la vie individuelle par cette disposition émotionnelle. Cette disposition émotionnelle représente la recherche d'un équilibre troublé. Lorsqu'il s'agit d'un désir refoulé, mais éveillé dans le sommeil par la similitude émotionnelle de cette disposition qui lui correspond, toutes les images qui rappellent le désir refoulé sont exclues, seules les images qui ont un rapport très lointain avec lui y sont admises. De là, la condensation, le déplacement des éléments du rêve et son symbolisme. Et il convient de dire que le travail de l'élaboration du rêve est tout à fait mécanique, il ne faut pas attribuer une intelligence si supérieure au désir inconscient. Ce n'est que dans les activités subli-

mées ou conscientes que nous trouvons le rôle de l'intelligence. Mais là encore, ce n'est pas non plus l'intelligence du désir inconscient et refoulé. C'est l'intelligence de l'homme éveillé. Les activités sublimées sont la résultante, d'une part, d'un désir refoulé quand il s'agit de celui-ci, et, d'autre part, de la pression de la réalité de milieu et surtout de milieu social. Le caractère essentiel de ces activités est ce que Pierre Janet appelle fonction du réel (8). En effet, le sens du réel d'un homme se manifeste dans l'activité volitionnelle. Celle-ci a pour fonction de satisfaire une tendance en agissant sur les objets extérieurs et métamorphosant la réalité. Ce qui distingue les activités sublimées des actes anormaux, de la rêverie, des états pathologiques, c'est justement leur adaptation à la réalité du milieu et le sentiment de cette réalité chez l'individu qui les accomplit.

Quoiqu'il y ait, au point de vue de l'adaptation de l'individu au milieu, une différence considérable entre les activités sublimées et les autres, celles-là jouent exactement le même rôle que celles-ci au point de vue psychologique. Dans les activités sublimées, le désir refoulé nous sert de moteur comme dans le rêve. Souvent, il ne revêt tout d'abord que la forme d'une impression pénible. Mais, peu à peu, sous l'influence affective de ce désir, cette impression tend à s'idéaliser s'extérioriser (9). Si nous sommes des littérateurs, nous trouvons un soulagement à écrire un poème ou un roman dans lesquels nous donnons à ce désir un équivalent. Tout ce à quoi nous aspirons, tout ce que nous tentons en vain dans la vie réelle, nous le réalisons, le vivons dans notre œuvre : nous nous identifions nous-mêmes avec le héros de

celle-ci. L'œuvre est pour le littérateur ce qu'est le rêve pour un homme ordinaire.

D'après les analyses précédentes, nous voyons que c'est l'inconscient primitif et l'inconscient freudien qui nous fournissent la force motrice de nos activités, et le subconscient, les matériaux mentaux utilisés. Comme nous l'avons dit plus haut, l'inconscient primitif est « peuplé » des dispositions physiologiques de l'individu, de ses besoins organiques ; et l'inconscient freudien, de ses aspirations refoulées avec leur accent affectif. Lorsqu'une de ces tendances s'éveille, elle cherche toujours une issue. Si elle ne rencontre pas d'obstacle, elle se donne libre cours. Si elle est entravée, elle fait des détours et arrive tant bien que mal à sa fin, comme dans le cas des états psychopathologiques ; ou bien, elle surmonte, à l'aide de l'intelligence de l'individu, les obstacles et s'exprime d'une façon convenable, comme dans le cas des activités normales et sublimées. Dans ces deux derniers cas, c'est toujours le subconscient qui fournit à la tendance les moyens de se satisfaire. Les images sont attirées à la conscience ou s'évanouissent suivant que leurs accents affectifs s'accordent ou non avec la tendance. Sous l'influence d'affectivités analogues s'organisent les représentations et les idées qui donnent une forme précise à la tendance. Dans le cas des états psychopathologiques, ces idées, ces représentations deviennent une fin, elles sont plutôt un refuge pour l'individu, elles donnent une satisfaction fausse à la tendance. Dans le cas des activités normales et sublimées, les idées et les représentations ne sont que les moyens employés par l'individu pour assouvir sa tendance dans la trans-

formation et la modification voulues de son ambiance, elles ont un caractère d'adaptation ⁽¹⁰⁾. De même que ces images, ces idées et ces représentations, les habitudes motrices, automatiques, les réflexes conditionnels sont provoqués et déclanchés. Seulement, comme les circonstances dans lesquelles ils sont déclanchés ne présentent pas de difficulté, ils restent inconscients. Ils ne resteront pas toujours, cependant, hors de la conscience claire, dès qu'une difficulté quelconque se fera sentir. Nous croyons qu'en dernière analyse ces trois inconscients ont un caractère commun : c'est le caractère physiologique. Si nous les distinguons les uns des autres, c'est, comme nous l'avons remarqué au commencement de ce chapitre, d'abord parce qu'ils n'ont pas la même origine et ensuite parce qu'ils n'exigent pas les mêmes conditions pour devenir conscients. Nous savons qu'une grande partie de l'inconscient primitif ne deviendra jamais consciente et que le désir refoulé ne devient conscient que par nos moyens spéciaux, par exemple, les procédés de la psychanalyse.

(1) Voir le chapitre II.

(2) Laumonier, *Le Freudisme exposé et critique*, pp. 142-143.

(3) B. Russell, *L'Analyse de l'Esprit*, p. 84.

(4) John B. Watson, *The Psychology of Wish Fulfilment*, *The Scientific Monthly*, nov. 1916. Cité par B. Russell, *L'Analyse de l'Esprit*, pp. 38-39.

(5) Ralph, *Connais-toi par la Psychanalyse*, p. 197.

(6) Voir le chapitre V.

(7) Freud, *Introduction à la Psychanalyse*, p. 109.

(8) Pierre Janet, *Les Obsessions et la Psychasthénie*, t. I. pp. 441-448.

(9) Voir les passages relatifs à la Cénesthésie dans le chapitre VIII.

(10) Pour le rôle joué par l'intelligence et l'affectivité dans les activités normales et sublimées, voir nos chapitres IV, V et VI.

CHAPITRE VIII

Le facteur organique et l'hérédité

L'analyse psychologique nous montre que la conscience de notre moi en tant qu'agent consiste en notre expérience particulière de la fusion de nos sensations internes. Elle provient, en effet, des sensations produites par la position corporelle, les changements respiratoires et les réactions viscérales. Notre sentiment d'activité et d'effort n'est que l'expérience des sensations de nos mouvements et de nos tensions internes. C'est la conscience de notre action organique sur l'ambiance qui constitue l'expérience de notre moi.

Cette action organique sur l'ambiance est mentale en ce qu'elle est une réponse à la situation. Mais elle est une propriété de l'organisme physique, elle dépend du système nerveux. « Nous sommes contraints de croire, écrit W. Mc Dougall, que les processus nerveux du cerveau sont du type des processus réflexes de la moelle épinière

et consistent en la transmission d'impulsions physiques des nerfs sensoriels aux nerfs moteurs, à travers les canaux d'une grande complexité, et de croire que tous les processus psychiques sont accompagnés de processus nerveux de ce caractère » (1). Mais aux processus sensitivo-moteurs, l'écorce ajoute tout un système de relations associatives. Alors que les processus réflexes de la moelle épinière nous permettent d'agir immédiatement en présence d'une situation critique, les processus nerveux du cerveau tendent à rendre moins exclusive sur notre conduite l'influence immédiate de la situation et à y incorporer les souvenirs de nos expériences antérieures.

Notre activité est donc le déclenchement de nos mécanismes moteurs qui sont conservés dans le cerveau et dans le corps en général. Si nous voulons comprendre le mécanisme psychique de notre activité, nous sommes obligés de connaître son mécanisme physique. Mais dans l'état actuel de nos connaissances psycho-physiologiques, nous ne sommes pas à même d'exprimer les faits psychiques avec précision dans les termes physiologiques. Aussi nous contentons-nous d'exposer ici en grandes lignes la fonction du mécanisme organique dans notre activité psychique.

Les mécanismes moteurs sont déclenchés sous l'influence de la situation externe ou interne. Notre corps comporte des récepteurs périphériques qui reçoivent les impressions qui viennent du dehors, et des récepteurs internes qui reçoivent celles qui viennent d'autres organes situés en nous-mêmes. Ces récepteurs sont les organes des sens. Il y a à fleur de peau quatre sens, le sens

de la température, le sens de la pression, le sens du contact et le sens de la douleur. Le sens kinesthésique se trouve dans les nerfs musculaires sensitifs, dans les articulations et dans les capsules articulaires. Le siège du sens de l'orientation est dans les trois canaux semi-circulaires et les deux saccules de l'oreille interne. Au bout de la langue, à ses deux côtés et ses bords, sur la partie du palais qui est au-dessus de la luette, sur les piliers antérieurs du gosier, sur une partie de la paroi postérieure du pharynx, de l'épiglotte, du larynx, s'étend le sens gustatif. Le sens olfactif occupe la membrane de la cavité nasale. Le sens auditif réside dans l'oreille qui se divise en trois parties : l'oreille externe, l'oreille moyenne et l'oreille interne. Les deux premières parties de l'oreille transmettent les vibrations de l'air dans l'oreille interne qui consiste dans le vestibule, le limaçon et les canaux semi-circulaires. Mais l'audition se fait par le limaçon seul. Le sens visuel est dans l'œil dont la rétine est la partie impressionnable à la lumière et constitue dans le fond de l'œil l'épanouissement du nerf optique. Au-dessous de la plus superficielle des couches de la rétine, celle des bâtonnets et des cônes forme les prolongements externes des cellules visuelles. Enfin, le sens organique qui nous fournit la cénesthésie, a son siège dans les organes et les tissus qui se trouvent dans les cavités thoracique, abdominale et pelvienne. Parmi ces organes, ceux qui sont excités le plus souvent sont le diaphragme, les mécanismes respiratoires, le cœur, les mécanismes circulatoires, le péritoine externe, l'estomac, l'entrée du canal alimentaire, le voile du palais et les structures qui sont en rapport avec le sexe et avec l'élimination des

excréments. Ces organes des sens sont très complexes. C'est la tâche de l'anatomiste et du physiologiste de préciser leur structure, leur mécanisme et leur fonction physiologique. Le psychologue ne les considère que sous le rapport du comportement qui est en partie déterminé par eux.

Quand un sens est excité par la stimulation appropriée d'un objet, tout de suite est mis en œuvre un processus chimique qui détermine une impulsion nerveuse dans le système des conducteurs, c'est-à-dire dans les nerfs centripètes, puis dans les nerfs centrifuges. L'impulsion nerveuse passe par les conducteurs et arrive finalement à un muscle ou à une glande. Sous l'influence de cette impulsion, le muscle se contracte, la glande sécrète et le comportement s'effectue.

Toutes les impulsions nerveuses provoquées dans les organes des sens doivent passer par la moelle épinière, ou par le cerveau, ou par tous les deux, avant d'arriver aux muscles et aux glandes. L'élément du système nerveux est le neurone. Chaque neurone se divise en une région grise et deux régions blanches. La région grise est le centre de la cellule nerveuse, les deux régions blanches sont les prolongements cellulipète et cellulifuge de la même cellule. Le système nerveux tout entier est composé des neurones étagés les uns sur les autres de mille manières. Les fibres nerveuses, si longues qu'elles soient, ne font que prolonger les cellules dont elles sont issues, de sorte que non seulement les nerfs sont conducteurs, mais tous les neurones ensemble constituent une voie de communication.

Le cerveau et la moelle épinière avec leurs diverses

connexions périphériques forment une agrégation unitaire des systèmes conducteurs de réflexes simples et complexes. Le cerveau et la moelle liés, d'une part, aux organes des sens et, d'autre part, aux muscles et aux glandes, offrent un système de connexions multiples entre les divers récepteurs et les divers moteurs. Dès qu'un organe des sens est excité, l'impulsion provoquée passe au système central (le cerveau et la moelle épinière), produit une réponse de l'organisme tout entier, et cette réponse dépasse de beaucoup l'énergie actuelle appliquée à l'organe du sens par le stimulus. En d'autres termes, un stimulus appliqué à n'importe quel endroit du corps produit non seulement une action réflexe et segmentaire de la région, mais probablement change les systèmes de tensions et de sécrétions dans toutes les parties du corps.

Comme nous l'avons remarqué, le système nerveux central est lié d'une part aux organes des sens, au moyen des neurones cérébro-spinaux périphériques centripètes et, d'autre part, aux muscles, au moyen des neurones cérébro-spinaux périphériques centrifuges. Ordinairement le sympathique est considéré comme une partie du système des nerfs moteurs périphériques. Les nerfs moteurs périphériques qui appartiennent à la moelle et au cerveau sont distribués aux muscles striés du corps. Mais la musculature striée du squelette représente seulement une partie des organes efférents. Les viscères dans les cavités thoracique, abdominale et pelvienne et certaines structures dans la région de la tête comportent des muscles lisses et des glandes. Le système sympathique qui est sous la domination des nerfs moteurs de la moelle et

du cerveau contrôle les muscles lisses des viscères et les glandes. Le sympathique est donc entièrement moteur. Les neurones afférents sont distribués aux tissus que le sympathique contrôle, mais ces neurones afférents appartiennent au système cérébro-spinal périphérique afférent (les organes du sens organique).

Les traces mnésiques, auxquelles nous avons fait allusion dans nos quatrième et septième chapitres, semblent subsister dans les chaînes déterminées des neurones. D'après les recherches de Lapique, chaque cellule aurait son propre influx nerveux, avec sa longueur d'onde particulière. « Cet influx agit d'autant plus facilement sur un neurone voisin, pour le stimuler et provoquer sa réaction spécifique — avec envoi d'influx — que ce neurone est plus proche de lui, que les caractères de son influx sont plus semblables aux siens. Frayer une voie, cela signifie faciliter l'excitation, les uns par les autres, des neurones d'une chaîne déterminée, c'est-à-dire adapter ces neurones, les rapprocher au point de vue de leurs propriétés... » (2). Mais les souvenirs associatifs impliquent des connexions de neurones, s'étendent sur d'énormes surfaces de l'écorce, occupent les centres d'association, quoiqu'ils puissent avoir leur point d'origine ou leur aboutissement dans les zones de projection.

Nous avons brièvement décrit les récepteurs, les conducteurs de notre organisme, nous allons maintenant dire quelques mots des effecteurs. (3). Ce sont les muscles striés, les muscles lisses et les glandes. Les neurones moteurs de la moelle et du cerveau, comme nous l'avons dit, aboutissent soit directement aux muscles striés soit indirectement aux muscles lisses et aux glandes.

Les muscles striés se contractent dès qu'ils sont excités par une impulsion nerveuse qui arrive par les nerfs moteurs. « Sous l'influence d'un accroissement notable de l'intensité des stimuli, il se produit une multiplication, une généralisation des réflexes et certaines excitations vont provoquer une pluralité de réponses. Si l'on place une goutte d'acide sur la peau d'une grenouille décérébrée, des réflexes d'une patte vont essuyer l'acide et, si cette patte est immobilisée, c'est l'autre qui va entrer en jeu. Si l'on met la main dans un vase rempli d'eau très chaude ou très froide, il va se produire des réactions vasculaires de dilatation ou de constriction, des mouvements de retrait de la main, qui pourront être plus ou moins empêchés, mais qui sont de nature réflexe, etc... » (4). Le jeu des réflexes joue un rôle très important dans la conduite d'un individu. Le comportement entier de l'organisme n'est que l'intégration et la coordination des réflexes qui sont déterminées par les centres nerveux.

Les muscles lisses sont en général contrôlés par le système sympathique. Mais ils peuvent être aussi stimulés à l'action par les sécrétions internes et d'autres agents chimiques. La vie végétative de l'organisme dépend considérablement de ces muscles. Leur intégrité et leur exécution conditionnent toutes les fonctions de l'organisme en tant qu'une unité. La plupart des organes du sens orgaique consistent en des muscles lisses.

Les glandes sont essentielles pour l'existence animale puisqu'elles jouent un rôle prépondérant dans la digestion de l'aliment, dans le contrôle et la régularisation de l'accroissement, dans le métabolisme (sécrétion), dans

l'élimination de certains produits inutiles du corps (excrétion). Elles se classent en deux catégories : les glandes à sécrétion externe et les glandes à sécrétion interne. Dans la deuxième catégorie, on trouve les glandes salivaires, les glandes de l'estomac, le pancréas, le foie, le rein. Dans la deuxième catégorie, on trouve les glandes thyroïdes, les glandes surrénales, le corps pituitaire, la glande pinéale, le testicule et l'ovaire. La vie émotionnelle est en rapport très étroit avec la fonction des glandes à sécrétion interne. (5).

D'après ce qui précède, nous voyons que les récepteurs, les conducteurs et les effecteurs sont également importants dans un comportement déterminé. Quand un des récepteurs est détruit, le stimulus approprié à ce récepteur perd son effet, l'impulsion nerveuse ne se produit pas, l'organisme ne répond pas à ce stimulus. Interrompez le passage à n'importe quel endroit du système nerveux, l'organisme n'agit plus d'une façon coordonnée et individualisée, et même certaine phase du mécanisme de comportement se dérobe. Il va sans dire que supprimer les muscles et les glandes, c'est supprimer les réactions et la vie elle-même.

Voilà le schéma du mécanisme physiologique de notre comportement. Quand nous nous intéressons à une chose, tout notre organisme prend une attitude particulière envers cette chose : des muscles se contractent, des glandes sécrètent. Les contractions de muscles sont les mouvements de notre corps, les sensations produites par les sécrétions des glandes font le matériel de notre émotion qui donne un ton affectif à notre comportement. En général, elles dénotent un état de convergence de l'orga-

nisme et de concentration du travail. Nous verrons dans la suite la mise en œuvre des mouvements et la signification de notre affectivité dans la conduite.

Dans une activité adaptative, certaines parties du corps exécutent des mouvements distincts ou combinés. « Les muscles, écrit Revault d'Allonnes (6), sont associés en divers systèmes, dont chacun se subdivise en groupes partiellement et inégalement indépendants. Faire agir un de ses bras sans l'autre est impossible à un tout petit enfant, il y a une union motrice primitive des membres antérieurs chez l'homme, qui les porte à se mouvoir parallèlement, ou symétriquement, ou alternativement. Chez les quadrupèdes, une union motrice primitive des quatre membres tend à la projection simultanée d'un membre antérieur et du membre postérieur opposé, et à l'alternance des deux couples croisés ainsi constitués. L'homme et l'animal acquièrent, surtout le premier, la capacité de suspendre momentanément et conditionnellement cette union foncière et de mouvoir un membre isolé. L'index humain jouit d'une indépendance remarquable ; l'autonomie du pouce est presque aussi grande ; au contraire, celle des trois derniers doigts est minime ; les musiciens instrumentistes, les dactylographes la développent ». C'est grâce à notre capacité innée et acquise de mouvoir certains muscles au lieu d'autres que nous pouvons diriger et ajuster nos mouvements à l'égard de l'objet que nous devons manier.

L'attention que nous portons sur un objet extérieur implique l'orientation d'un segment de notre corps et de l'organe récepteur envisagé dans son ensemble. Cette

orientation s'effectue de manière que l'impression tombe sur l'organe. Si nous voulons voir nettement cet objet, nous tournons notre face vers lui, les paupières se soulèvent par la contraction du muscle occipito-frontal, avec production de plissements transversaux de la peau du front. Quand nous voulons l'entendre, nous tournons vers lui la région temporale, nous suspendons notre respiration pour le percevoir mieux. Dans l'attention tactile, nous mettons notre main ou une autre partie de la peau en contact avec lui. La physiologie nous dit encore que dans l'attention perceptive externe, des actions adaptives se produisent dans l'intérieur de l'organe sensoriel.

Lorsque nous pensons à une chose, l'adaptation motrice est généralement négative. Des récepteurs sensoriels sont mis en arrêt. Nous inclinons la face, abaissons les paupières. « Il se forme de petits plis verticaux dans l'espace intersourcilier, l'œil est voilé ou tout à fait fermé, ou bien il regarde intérieurement. Ce froncement des sourcils donne à la physionomie une expression d'énergie intellectuelle. La bouche est fermée, comme pour soutenir un effort ». (7).

Il y a un afflux supplémentaire de sang au cerveau quand une activité intellectuelle s'exerce. « L'attention, écrit Ribot, même lorsqu'elle ne s'applique à aucune région de notre corps, est accompagnée de l'hyperhémie locale de certaines parties du cerveau. La vascularisation des parties intéressées augmente par suite d'une activité fonctionnelle plus grande. Cette hyperhémie locale a pour cause une dilatation des artères qui a elle-même pour cause l'action des nerfs vaso-moteurs sur les

tuniques musculaires des artères. Les nerfs vaso-moteurs dépendent du grand sympathique, qui est soustrait à l'action de la volonté, mais qui subit toutes les influences des états affectifs » (8). Ceux-ci, comme nous l'avons remarqué dans notre cinquième chapitre, se ramènent aux changements corporels.

Dans l'activité volitionnelle, « le rythme de la respiration change, il se ralentit et subit parfois un arrêt temporaire... Le baillement qui suit un effort soutenu d'attention est probablement l'effet du ralentissement de la respiration. Souvent, en pareil cas, nous produisons une inspiration prolongée, pour renouveler amplement l'air de nos poumons. Le soupir, autre symptôme respiratoire, est, comme l'ont fait remarquer plusieurs auteurs, commun à l'attention, à la douleur physique et morale : il a pour fin d'oxygéner le sang narcotisé par l'arrêt volontaire ou involontaire de la respiration » (9).

Ce qu'on appelle l'effort n'est, dans sa matière, que le sentiment des mouvements corporels. W. James a montré que ce sentiment vient de la contraction des muscles, de l'extension des tendons, des ligaments et de la peau, des articulations comprimées, de la poitrine fixée, de la glotte fermée, du sourcil froncé, des mâchoires serrées, etc... Les mouvements respiratoires contribuent beaucoup à ce sentiment. Quand il y a effort, on voit toujours des mouvements. « Même dans les cas où nous restons immobiles, écrit Ribot (10), on trouvera, si l'on observe avec soin, que la réflexion intense s'accompagne d'un commencement de parole, de mouvements du larynx, de la langue, des lèvres. Chez ceux qui n'appartiennent pas au type moteur... il y a un état d'audi-

tion idéale ou de vision idéale : l'œil, quoique fermé, s'attache à des objets imaginaires. Czermark, et après lui Stricker, ont fait remarquer que si, après avoir contemplé intérieurement l'image d'un sujet supposé très proche, on passe brusquement à la vision mentale d'un objet très éloigné, on sent un changement net dans l'état d'innervation des yeux. Dans la vision réelle, on doit passer, en pareil cas, de l'état de convergence à l'état de parallélisme des axes visuels, c'est-à-dire innerver les muscles moteurs de l'œil d'une autre manière. La même opération plus faible, à l'état naissant, se produit dans la vision intérieure qui accompagne la réflexion. Enfin, chez tous et dans tous les cas, il y a des modifications dans le rythme de la respiration ». Notons encore que si l'effort est très énergique, le rythme des pulsations cardiaques est accéléré.

Poussons un peu plus loin notre étude, non seulement nous trouverons que les activités mentales supposent les activités corporelles, mais encore qu'elles procèdent des actions bio-chimiques qui s'exercent en nous.

Rabaud a expliqué, en 1921, ce qu'on appelle instinct maternel par des modifications profondes de l'état physiologique chez la mère, sous l'influence des glandes génitales femelles. Voici les faits :

« Lorsqu'on ouvre une cage renfermant une souris avec ses souriceaux nouveau-nés, la mère saisit les petits et les dépose un à un dans un coin de la cage avec toutes les apparences d'une sollicitude inquiète.

« Quand on met dans la même cage deux femelles pleines, il est très difficile de distinguer la souris qui met bas la première par les soins qu'elle prend de trans-

porter les petits d'un coin de la cage à l'autre, car toutes les deux ont le même comportement vis-à-vis de la portée et paraissent témoigner d'une sollicitude analogue.

« En faisant varier l'expérience, Rabaud a constaté qu'une femelle pleine était attirée vers les souriceaux comme la mère et que l'attraction s'exerce bien avant la mise-bas. La différence consiste seulement dans ce fait que, si les deux femelles tirent sur le souriceau en sens inverse, c'est la mère qui finit par l'emporter, et la différence du comportement se marque d'autant plus que la femelle pleine est plus éloignée du part.

« Il semble que les femelles pleines commencent à être attirées vers les souriceaux vers le milieu du temps de gestation; au début et en dehors de la gestation, une femelle passe à côté des souriceaux sans se détourner; si on les lui présente au bout d'une pince, elle ne s'arrête pas. Vers le neuvième ou le dixième jour, la femelle vient spontanément flairer les souriceaux ou les emporter; l'attraction a commencé » (11).

Ces faits montrent que l'établissement progressif de l'attraction que les souriceaux exercent sur la mère s'accorde très bien avec l'idée d'une sécrétion qui accumulerait progressivement ses effets. En effet, les recherches ultérieures confirment que cette sécrétion est celle de l'ovaire.

D'une autre manière, la psychanalyse nous découvre la même vérité. La sublimation n'est pas autre chose que la transformation des tendances physiologiques entravées. Par exemple, les sentiments sociaux, la camaraderie, l'amitié, la sympathie, la solidarité ont parfois

leur origine dans le narcissisme. Or celui-ci consiste tout d'abord en un plaisir physique que l'on éprouve à l'égard de soi-même, mais de soi-même en tant qu'organisme.

Nous avons essayé, dans notre cinquième chapitre, de montrer le rôle considérable de l'affectivité dans la création d'une œuvre d'art: « C'est aux racines mêmes de l'affectivité, dit Segond ⁽¹²⁾, qu'il faut chercher, il me semble, les origines de la vie esthétique ; mais ces racines, c'est en chacun de nous que nous les trouverons, dans ces réactions constantes qui constituent notre manière de sentir, dans cette manière d'accepter la présence des choses, de l'affirmer, mais surtout de s'accepter et de s'affirmer soi-même en face des choses et comme contrepartie de l'affirmation des choses, ce que l'on appelle, dans le langage des physiologistes et des psychologues, la cénesthésie ».

C'est grâce à la cénesthésie que nous prenons conscience de nous-même et que le monde extérieur nous devient intime. Car « il y a dans cette expérience de la vie émotionnelle comme une traduction constante du dehors dans les termes du dedans, comme une correspondance éprouvée par nous entre ce qui nous arrive et ce que nous disons exister dans les choses, une extériorisation de nous-même dans la nature, mais aussi une personnification, une spiritualisation, ou plutôt une « subjectivation » de la nature dans les termes de notre expérience immédiate et émotionnelle. C'est là peut-être le summum de cette expérience cénesthésique, de cette confusion première selon laquelle le monde nous apparaît d'abord dans son ensemble indivis » ⁽¹³⁾.

La cénesthésie se manifeste sous la forme de malaise, d'inquiétude, de perturbation. Ces états servent à l'artiste de motif pour la création de son œuvre. Nous savons que l'hypocondrie est souvent la cause de la mélancolie d'un poète. Mais « l'état morbide de tel organe, ou la diathèse d'ensemble, n'apparaissent pas sous leur propre forme à celui qui éprouve ces choses et de qui la faculté créatrice se trouve orientée par ce malaise même. Il n'éprouve pas la maladie comme telle, il n'en éprouve que les effets. C'est l'apparence affective sous laquelle la maladie se présente qui nous importe; mais cette apparence affective est déjà quelque chose de spirituel. C'est donc sous l'aspect de la spiritualité que cette expérience physique se présente aux créateurs » (14).

La cénesthésie est extrêmement importante dans la vie psychique. « C'est par la cénesthésie, écrit Henri Wallon (15), que se fait la synthèse mentale; d'elle que les différentes perceptions associées dans un état de conscience reçoivent la nuance, la continuité d'intérêt qui les unit; à elle que les images, les événements de la vie sont rapportés, comme à ce qui dure et présente une sorte d'identité, sinon absolue, du moins si lente à se transformer, que les modifications en sont le plus souvent inappréciables; il semble enfin qu'elle soit le sentiment des qualités dont elle a imprégné les représentations de conscience et par là qu'elle puisse les assimiler, connaître et percevoir ».

La constitution physiologique est innée. On peut développer par l'éducation, jusqu'à une certaine mesure, certains organes du corps, et par là leur fonction. Mais il y a toujours une limite à ce développement, au delà

de cette limite on ne peut rien. Un idiot reste toujours idiot. Un mathématicien peut ne pas s'intéresser aux belles-lettres, tandis qu'un littérateur éminent peut ne pas être à même de résoudre un problème mathématique médiocrement difficile.

C'est que dans chaque individu il y a certains éléments organiques qui lui sont particuliers, qui le rendent insensible à certaines excitations, ou qui le portent à recevoir plus facilement telles excitations que telles autres, qui ne lui permettent pas de répondre à la situation d'une façon satisfaisante, ou qui lui en assurent une maîtrise étonnante.

L'individu doit ses aptitudes naturelles à ses ascendants, en d'autres termes, ses aptitudes naturelles sont déterminées par l'hérédité. Galton nous a montré que les hommes illustres ont souvent des ancêtres illustres. Mais il faut nous rendre compte que l'hérédité n'est pas une force mystérieuse, une cause toute puissante : « C'est, comme le dit Poyer ⁽¹⁶⁾, simplement l'expression de ce fait très simple que, placées sous les mêmes conditions et dans un milieu analogue, des substances de même nature se comportent d'une façon analogue... » Il cite Rabaud : « l'hérédité est un fait, un fait de continuité et de similitude entre des morceaux de matière vivante qui dérivent les uns des autres... » ⁽¹⁷⁾. « Mais cette similitude ne peut se produire que si la substance germinale se développe dans un milieu identique à celui dans lequel s'est développé le parent. Sinon, il y a variation » ⁽¹⁸⁾.

La psychologie des jumeaux met cette vérité sous le jour le plus éclatant. Elle nous permet d'établir avec

précision une évidence indéniable. Chez les jumeaux, « nous avons deux cellules, de structure parfaitement identique, soumises pendant la période de la vie intra-utérine aux mêmes influences, ou à des influences très voisines, puis à partir de la naissance à des actions d'abord très analogues qui ensuite vont en se différenciant progressivement. Or, l'expérience montre que dans ce cas il y a identité presque absolue dans les caractères morphologiques, dans les modes de réaction psychologique, et en particulier dans les modes de réaction aux influences pathogènes, dans les fonctions psychophysiologiques élémentaires, et même, quoique à un moindre degré, dans les fonctions supérieures de la vie mentale. Nous trouvons chez les vrais jumeaux le même type d'activité psychique générale, la même faculté d'attention, le même pouvoir de choix, la même faculté d'assimilation, les mêmes types d'association d'idées, le même ton de l'humeur; et comme le montrent les observations de Galton sur les normaux aussi bien que celles des aliénistes, cette similitude s'étend aux moindres détails, dans la vie mentale, comme dans la structure des tissus et dans la vie physiologique. S'il y a de petites différences, on peut en retrouver l'origine dans l'influence des causes accidentelles, d'ordre social ou surtout pathologique. Mais l'ensemble du développement n'en paraît pas moins essentiellement conditionné par la structure initiale du germe » (19).

« On distingue généralement une hérédité directe dans laquelle la transmission se fait des parents aux enfants, une hérédité indirecte qui peut être ou atavique, quand elle saute une génération, ou collatérale, quand le ca-

ractère est transmis du frère à la sœur, de l'oncle au neveu ⁽²⁰⁾, du collatéral au collatéral. L'hérédité peut être aussi unilatérale, quand elle vient d'un seul des parents, ou bilatérale, quand elle vient des deux; elle est croisée quand elle va d'un sexe à un autre » ⁽²¹⁾.

Un psychologue allemand, W. Peters, a consacré des recherches à l'étude de l'hérédité des aptitudes psychiques. Il étudiait dans différents villages de Bavière les certificats scolaires de sortie de 1.162 enfants, de leurs 344 parents, de 177 grands-parents et de 11 arrière-grands-parents. Voici les conclusions auxquelles il arrive:

« 1. La moyenne des notes des enfants est d'autant plus mauvaise que la moyenne des notes des parents est faible.

« 2. Règle générale, les aptitudes des enfants ne sont influencées que d'un seul côté.

« 3. La similitude des notes n'est pas la même pour toutes les matières: c'est en conduite que la corrélation est la plus élevée ($Q=0,73$) et en religion la plus basse ($Q=0,24$). Pour l'application, Peters trouve $Q=0,28$ et pour la langue allemande $Q=0,30$.

« 4. En général, les mères exercent une influence héréditaire plus grande que les pères sur les enfants (influence plus prononcée sur les filles que sur les garçons).

Q corrélation entre		fil	filles	moyenne
Mères		0,42	0,55	0,48
Pères		0,32	0,36	0,34

« 5. Le grand-père semble exercer une plus grande influence sur les petits-enfants que la grand'mère.

Grand-père paternel et petit-fils.....	Q=0,38
Grand-père maternel et petit-fils.....	Q=0,35
Grand'mère paternelle et petit-fils....	Q=0,07
Grand'mère maternelle et petit-fils....	Q=0,05

« 6. La loi de Galton — si on fait abstraction du sexe des différents facteurs — d'après laquelle les particularités héréditaires des descendants proviennent pour 1/2 des parents, pour 1/4 des grands-parents, pour 1/8 des arrière-grands-parents, etc., semble se justifier.

« 7. Les frères et sœurs montrent entre eux une plus grande ressemblance dans leurs notes scolaires que les enfants et parents entre eux.

Corrélation entre les travaux de sœurs....	Q=0,73
— entre les travaux de frères...	Q=0,58
— entre frères et sœurs en général	Q=0,53
— entre parents et enfants...(22)	Q=0,37

Nous voyons par là que l'hérédité détermine les aptitudes naturelles de l'individu. Quand l'individu est doué pour certaines activités particulières, il s'intéresse naturellement à elles. Il est évident que l'explication de l'intérêt doit être en partie cherchée dans les facteurs organiques et dans l'hérédité. Mais nous devons nous rappeler que l'hérédité n'est pas tout. Dans le chapitre suivant, nous verrons que les influences du milieu et surtout du milieu social ne sont point négligeables.

(1) W. Mc Dougall, *Physiological Psychology*, p. 7. Cité par Perry, *Present philosophical Tendencies*, pp. 298-299.

(2) H. Piéron, *L'Habitude et la Mémoire*, *Traité de Psychologie*, de Dumas, t. I, pp. 811-812.

- (3) C'est la traduction du mot anglais *effector*.
 - (4) H. Piéron, *Psychologie expérimentale*, p. 30.
 - (5) Nous ne pouvons pas parler ici des fonctions de toutes ces glandes. La fonction de l'ovaire dans ce qu'on appelle instinct maternel, que nous allons voir, nous en donne un exemple.
 - (6) *Traité de Psychologie* de Dumas, t. I, p. 877.
 - (7) Ribot, *Psychologie de l'Attention*, p. 28.
 - (8) *Ibid.*, pp. 22-23.
 - (9) *Ibid.*, pp. 23-24.
 - (10) *Ibid.*, pp. 103-104.
 - (11) Dumas, *Un nouveau chapitre de Psychologie, Traité de Psychologie* de Dumas, t. II, pp. 1097-1098.
 - (12) Segond, *l'Esthétique du Sentiment*, p. 113.
 - (13) *Ibid.*, p. 117.
 - (14) *Ibid.*, p. 120.
 - (15) Henri Wallon, *La conscience et la vie subconsciente, Traité de Psychologie* de Dumas, t. II, pp. 504-505.
 - (16) (17) (18) *Les Problèmes généraux de l'Hérédité psychologique*, pp. 31-32.
 - (19) *Ibid.*, p. 267.
 - (20) Nous croyons que l'auteur entend par là que les frère et sœur, les oncle et neveu héritent chacun le caractère d'un même ancêtre à travers leur parent respectif chez qui ce caractère est latent.
 - (21) Le même auteur, *La Psychologie des caractères, Traité de Psychologie* de Dumas, t. II, p. 594.
 - (22) Julien Fontègne, *L'orientation professionnelle et la détermination des aptitudes*, pp. 35-36.
-

CHAPITRE IX

Le facteur du milieu et surtout du milieu social

L'action mentale est la résultante des interactions de notre organisme et du milieu. Dans notre précédent chapitre, nous avons envisagé le facteur organique et l'hérédité dans cette action ; il nous reste maintenant à préciser la part du milieu qui la conditionne.

Parlons tout d'abord du milieu physique. Il est très évident que l'atmosphère agit sur nous. Dans une région humide, les gens inclinent à avoir une vue pessimiste de la vie, ils sont souvent paresseux, tandis que dans une région où l'air est frais et sec, les gens se montrent généralement plus exaltés, plus actifs, plus courageux, ils aiment à lutter. C'est que les processus vitaux, le système nerveux sont affectés par les conditions de la chaleur, de la lumière et de l'humidité. Le fait que les berceaux de la civilisation étaient des ré-

gions sèches comme les oasis égyptiennes, la plaine du Hwang-ho, montre bien cette vérité.

Les conditions géographiques contribuent aussi beaucoup à conditionner nos activités. Dans les montagnes, dans les régions marécageuses ou forestières, dans les déserts où la communication avec les étrangers est difficile, les habitants sont souvent des conservateurs; ils tiennent à observer leurs traditions, se plaisent à leurs habitudes anciennes. Au contraire, dans les pays qui ont de grands fleuves, de grands ports, de grands chemins, de nombreuses voies ferrées, où les étrangers viennent de tous les côtés se rencontrer, où ils apportent avec eux leurs sciences, leurs instruments de travail, leurs mœurs, leurs habitudes, leur philosophie, qui excitent la curiosité, posent de nouveaux problèmes, les habitants sont stimulés à réfléchir, à apprendre de nouvelles choses, à critiquer leurs acquisitions et, au besoin, à les modifier, à les perfectionner ⁽¹⁾.

Nous savons aussi que les pays riches, où l'agriculture, l'industrie et le commerce sont florissants, offrent à leurs habitants de nombreuses possibilités d'action. Ils leur procurent de l'aisance, par conséquent des instruments plus efficaces de travail, leur permettent d'avoir assez de loisir pour former de nouveaux projets et de les mettre à exécution. Et quand le besoin de perfectionnement se fait sentir plus intense, la division du travail devient plus minutieuse, le progrès social s'effectue de plus en plus vite.

Si nous vivons dans un pays où la civilisation est très avancée, les exemples de nos glorieux ancêtres, de nos illustres contemporains nous servent de modèles.

Leurs actions et leurs pensées deviennent des stimuli qui excitent les jeunes à étudier, à les imiter, à critiquer les arts et les doctrines de leurs aînés. Profitant des expériences antérieures de leurs aînés, les jeunes gens évitent les erreurs qu'ils ont commises, poursuivent leur œuvre qui promet encore des réalisations nouvelles, ou inaugurent d'autres voies qui vont enrichir la civilisation déjà raffinée (2).

Nos activités sont conditionnées aussi par les institutions politiques et sociales. Dans une société démocratique, les hommes sont égaux devant la loi. Ils ont plus de liberté, plus de chances de faire valoir leur capacité que dans un état où règne un gouvernement aristocratique. Comme la possibilité de s'élever plus haut dans l'échelle sociale est plus grande, l'ambition des hommes fait surgir chez eux des désirs plus hardis, les rendent plus persévérants dans leurs entreprises. Ainsi, par exemple, ceux qui sont les hommes d'action trouvent dans la société démocratique un champ très étendu d'exercer leur talent de chef de parti politique, ou de mouvement social.

La coutume exerce souvent une influence considérable sur nos activités ; chez les sauvages, presque toute la conduite est réglée par elle. Les membres de la collectivité n'ont pas à décider pour eux-mêmes du caractère de leurs croyances, de leurs préférences, de leurs ambitions, de leur morale, de leurs arts pratiques. Même dans la société moderne, où l'innovation est généralement appréciée, la puissance de la coutume n'est pas effacée. Car quand il y a une coutume, la société exige, soit directement, soit indirectement, que les membres

s'y conforment. La déviation de la coutume rend celui qui la commet ridicule ou quelquefois coupable, il subira la raillerie ou le mépris. De plus, les membres trouvent une sécurité dans l'observation de la coutume qui est une expérience transmise et commune. La coutume rassure les membres de la société : en l'observant ils s'engagent dans la bonne voie et s'épargnent le risque de l'inconnu.

De la coutume, résulte une grande partie de la moralité et des lois qui contrôlent nos activités sociales. La morale, dont la plus grande partie consiste aujourd'hui dans les réflexions basées sur les expériences sociales, était originellement cette partie de la coutume différenciée par les jugements collectifs que renforce l'émotion collective. La coutume était non seulement la manière habituelle d'agir, mais encore la manière approuvée et sanctionnée par la collectivité. Agir contrairement à la coutume était considéré comme agir contre la collectivité. Quiconque se révoltait contre elle devait subir sa sanction. Evidemment, la vie morale d'aujourd'hui est beaucoup plus complexe que la vie coutumière. Mais l'influence des préceptes moraux sur notre conduite sociale est aussi puissante que celle de la coutume. Il est vrai qu'aujourd'hui nous avons une certaine liberté dans nos jugements moraux et dans nos actions morales. Mais cette liberté est plutôt apparente. Si nous avons le sentiment de juger et d'agir librement, c'est que nos jugements et nos actions sont des conséquences intrinsèques de nos tendances formées et de notre caractère réalisé par l'éducation sociale.

Les lois ont existé bien avant qu'il y eût des lé-

gislateurs. Dans la société primitive, elles étaient les coutumes maintenues et renforcées par les chefs et les juges de la collectivité. Mais cela ne veut pas dire que ceux-ci exerçaient un pouvoir arbitraire, que l'autorité était absolument entre leurs mains. « Trois choses, si elles sont possédées par un homme, le rendent propre à devenir le chef d'un clan : 1° il doit parler au nom de ses parents et être écouté; 2° il doit combattre au nom de ses parents et être redouté; 3° il doit être la sécurité pour ses parents et cette sécurité doit être acceptée » (3). Il est donc clair que l'autorité était exercée par le clan en tant que groupe. C'est le clan qui juge ses membres par ses représentants, le chef et les juges. Même de nos jours, les lois statutaires et promulguées qui représentent la volonté formelle d'un peuple ne forment qu'une partie des lois. Le droit commun est simplement le droit coutumier qui reçoit la valeur des actes législatifs. Les lois, qu'elles soient dérivées des coutumes ou qu'elles soient promulguées, exercent toujours un contrôle sur nos activités sociales par leur sanction.

Quand l'homme est placé dans une situation déterminée, quand son intelligence est sollicitée à répondre à des problèmes d'ordre social, quand ses capacités physiques et morales sont contraintes de subir une discipline, naturellement son organisme mental se transforme profondément: « Si la vie de l'esprit, écrit Ribot, a ses racines dans la biologie, elle ne se développe que dans les fais sociaux » (4). En étendant la même idée, nous pouvons dire qu'en s'adaptant au milieu physique, en tentant de conquérir la nature, l'esprit s'enri-

chit et s'approfondit. Mais cette adaptation, cette conquête seraient certainement impossibles, si les représentations collectives ne venaient pas à son aide. Nous savons que la plupart de nos moyens intellectuels nous sont transmis par nos ancêtres et par nos contemporains. Par exemple, le langage, les connaissances acquises qui constituent nos appareils intellectuels, sont des possessions collectives.

Certains sociologues ont affirmé que la société exerce une influence aussi bien sur l'intelligence que sur les sentiments moraux de l'individu. « Livrée à elle-même, écrit Ch. Blondel, à supposer que l'on puisse réellement concevoir l'homme isolé de tout groupement humain, l'expérience purement individuelle, avec ses troubles et incertaines inférences, aboutirait tout au plus dans la conduite à l'organisation d'habitudes motrices, sortes de réflexes conditionnés, perpétuellement à la merci des circonstances qui les détruisent aussi bien qu'elles les créent ; mais elle resterait impuissante à établir des règles générales et universelles capables d'éclairer et de fixer l'action en dehors du va-et-vient des tendances psycho-organiques. Ce sont les représentations collectives qui, en absorbant les expériences individuelles dans l'expérience illimitée du groupe, forment le tuteur le long duquel s'élèvent les intelligences et les volontés » (5). Toute l'histoire de la pensée et des sciences nous témoigne de cette vérité. Quant aux sentiments moraux, ils ne sont pas non plus un apport inné, ils sont des produits sociaux. « La pudeur, la fidélité aux promesses, le sentiment de l'honneur et de l'obligation, le respect de la propriété, la piété filiale ou l'autorité

paternelle, qui paraissent des sentiments naturels, sont en réalité fort complexes et soulèvent, quand on veut se rendre compte de leurs variations et de leurs modalités, les problèmes les plus obscurs » (6). Ces sentiments ont chacun leur propre histoire, leurs propres développements, sous les influences diverses de différents milieux sociaux. Ainsi le sentiment que nous avons pour nos parents n'est jamais tel qu'il était aux temps primitifs. « Notre notion de parenté est fort complexe, car, si aujourd'hui elle ne distingue pas entre la ligne paternelle et la ligne maternelle et nous attache sentimentalement et juridiquement de la même façon des deux côtés, il n'en a pas toujours été ainsi, et il a existé des sociétés qui ne connaissaient que la parenté par les hommes, d'autres que la parenté par les femmes » (7). Dans le régime utérin, la continuité de la famille, la perpétuité du nom, la transmission du rang, des privilèges et du patrimoine reposent sur la femme. « On conçoit que la situation morale et juridique de la femme s'en trouve profondément affectée et qu'en même temps les sentiments des enfants pour la mère en reçoivent leur détermination propre. On n'a qu'à se représenter réciproquement ce que deviennent et cette situation et ces sentiments dans le régime exclusif inverse, dans le régime agnatique romain par exemple, où la femme perpétuellement « en puissance » *in manu*, ne connaît que la tutelle soit de son père, soit de son mari, soit de ses enfants » (8).

Nous avons déjà exposé en leurs grandes lignes les influences du milieu et surtout du milieu social sur nos activités. Mais ces influences que nous avons montrées

sont plutôt générales, elles sont loin d'être suffisantes pour expliquer notre conduite dans les circonstances particulières. Il nous faut encore préciser un peu comment, à travers qui et par quoi ces influences nous atteignent, et comment ces influences se nuancent.

Le milieu physique et le milieu social représentent des situations spécifiques auxquelles nous devons répondre. Dans la vie pratique, nous ne distinguons pas ces deux milieux : nous sommes environnés plutôt d'un milieu qui a son aspect physique et son aspect social. Selon l'angle sous lequel nous envisageons le milieu, nous lui répondons d'une façon déterminée. Le plus souvent, nous répondons à la fois à ces deux aspects, tant que la conquête de la nature est mêlée aux faits sociaux. Ainsi un physicien ou un chimiste, quand il travaille dans son laboratoire, répond non seulement à son objet, à son problème, aux appareils dont il dispose, mais pense encore aux méthodes employées, aux résultats déjà acquis par les autres savants, et peut-être, avant d'aborder le problème, il a pensé aussi à l'utilité sociale, au gain personnel que la solution de son problème lui fait espérer, ou à la gloire à laquelle il aspire.

Que ce soit le milieu physique, que ce soit le milieu social, que ce soit le milieu physico-social qui exige de l'individu une réponse spécifique, c'est toujours à travers l'intérêt de l'individu qu'il agit : « Ce n'est jamais d'une façon désintéressée, écrit Ralph, que l'individu apprécie la nature exacte des conditions et des influences du milieu : son appréciation est déterminée par la manière dont il est affecté. Si, par exemple,

une condition du milieu (scène, objet, opinion, déclaration, etc.) est de nature à affecter douloureusement certains côtés de la vie psychique de l'individu, il y réagira en conséquence, sans le moindre souci d'honnête impartialité. Lorsque, au contraire, il se trouve en présence d'éléments ou de facteurs du milieu extérieur qui exercent sur lui une action apaisante ou qui lui ouvrent la possibilité d'exprimer une aspiration inconsciente, il se montrera enchanté » (9). C'est pour vivre, pour mener une vie plus large, plus variée, plus riche, plus intense, que l'homme tente de se rendre maître de son milieu, d'exploiter toutes les forces naturelles et sociales. L'homme ne subit pas toujours passivement les influences du milieu, comme le font croire certains sociologues. Au contraire, la plupart du temps, c'est en tentant de conquérir la nature, en s'adaptant au milieu, qu'il reconnaît l'action du milieu, qu'il conditionne ses activités, afin d'éviter les actions nuisibles, de profiter des actions favorables du milieu.

La conquête de la nature et l'adaptation au milieu social ne sont pas des capacités innées de l'individu. Celui-ci, pour arriver jusque-là, doit apprendre à connaître et à répondre infailliblement à la nature et aux phénomènes sociaux. Les procédés personnels par lesquels il arrive à posséder ces connaissances, à leur répondre infailliblement ont déjà été l'objet d'une étude dans notre quatrième chapitre. Ce que nous allons étudier maintenant, c'est par qui, par quels moyens sociaux nous sommes initiés à ces connaissances, nous dirigeons, spécifions nos activités.

Les personnes qui contribuent à notre connaissance

du milieu et à notre adaptation à celui-ci sont celles dans l'intimité de qui nous vivons, et celles qui nous impressionnent par leur autorité et par leur privilège. Dans la première catégorie, se trouvent les parents, les autres membres de la famille, les professeurs, les amis, les confrères et les gens qui habitent dans le même lieu restreint. Dans la deuxième catégorie, se présentent les hommes illustres qui sont morts ou vivants, les hommes influents que nous voulons prendre pour modèles. Ces personnes exercent leur influence sur nous par leurs actes ou les pensées qu'elles nous communiquent. L'imitation, l'irradiation sympathique, la suggestion, la persuasion, la démonstration, les lois, les préceptes moraux sont les moyens par lesquels l'interaction s'effectue entre nous et autrui. Il y a là toute une interpsychologie.

Nous imitons souvent les autres personnes. « Il y a imitation, écrit Durkheim, quand un acte a pour antécédent immédiat la représentation d'un acte semblable, antérieurement accompli par autrui sans que, entre cette représentation et l'exécution, s'intercale aucune opération intellectuelle, explicite ou implicite, portant sur les caractères intrinsèques de l'acte reproduit » ⁽¹⁰⁾. Mais l'imitation n'est pas un instinct. Comme Ribot l'a remarqué, « elle n'est pas adaptée du premier coup, elle tâtonne, elle s'essaie, elle échoue après avoir réussi, elle rétrograde ou ne progresse que lentement. C'est un réflexe idéo-moteur, il se place au-dessus de l'instinct, tendance innée et aveugle, et au-dessous de l'activité volontaire qu'il prépare, parce qu'il est le premier effort de convergence vers un but » ⁽¹¹⁾. G. Dumas a jus-

tement fait voir que « l'imitation qui semble le plus automatique s'explique souvent aussi par des raisons logiques ou affectives dont nous n'avons pas pleine conscience, mais que l'analyse nous fait découvrir ».

« L'irradiation sympathique, écrit Hayes, est la relation entre les activités des associés qui existe lorsque la manifestation d'une émotion par un individu évoque une émotion similaire chez l'autre. C'est le mode de causation par lequel les goûts, les sentiments, les approbations et les horreurs morales deviennent caractéristiques de sociétés tout entières » (12). Mais derrière cette irradiation sympathique, il y a une cause dissimulée, et cette cause est la même qui a provoqué chez le premier individu l'émotion. Ce qui a attiré ou repoussé le premier individu peut produire le même effet sur le deuxième. Seulement l'effet chez le deuxième est renforcé par la perception de l'expression émotionnelle que l'autre manifeste à la suite de la même stimulation.

La suggestion consiste en une pression morale qui oblige l'individu suggestionné à penser et à agir autrement qu'il ne ferait s'il était livré à lui-même. Mais la suggestion, comme l'a montré la nouvelle école de Nancy, s'opère à travers l'auto-suggestion. « Il existe, écrit Baudouin, un petit nombre de tendances primordiales dont les plus importantes ont pour fonction la conservation de l'individu ou de l'espèce. Où le rôle de la suggestion apparaît, c'est dans la neutralisation et surtout dans l'exagération de ces tendances primitives, et aussi dans le développement de tendances dérivées qui se greffent sur elles » (13). « La suggestion, dit Coué, n'existe pas, en effet, par elle-même; elle n'existe et ne

peut exister qu'à la condition *sine qua non* de se transformer chez le sujet en autosuggestion » (14).

La persuasion et la démonstration sont des procédés bien connus qu'emploie autrui pour régir nos activités. La persuasion s'adresse à notre personnalité affective, tandis que la démonstration s'adresse à la raison impersonnelle et objective. « Démontrer, c'est user de tous les raisonnements et faire appel à toutes les preuves de raison ou de fait par lesquelles la vérité se communique et s'enseigne » (15). Au contraire, persuader, c'est chercher par tous les moyens à produire l'effet voulu sur le sujet. « Il y a encore ici de la démonstration et des syllogismes et des preuves ; mais dans l'esprit de celui qui persuade, toute cette logique est subordonnée, consciemment ou non, à des inclinations, à des passions, à des intérêts, et elle a pour objet d'éveiller et de systématiser les mêmes tendances dans l'esprit du persuadé » (16).

Nous ne supportons pas tout passivement l'influence d'autrui. Il est vrai que les lois de l'Etat, les traditions morales s'imposent à nous comme de véritables pressions sociales. Mais le fait qu'elles sont tolérées, que nous leur accordons un pouvoir virtuel et actuel, montre qu'elles ont leur raison d'être. Dans l'état actuel des choses, sous les institutions économiques et politiques d'aujourd'hui, elles maintiennent ce que l'on appelle l'ordre social. La paix dans laquelle nous voulons vivre ne se réalise que par l'établissement de cet ordre. Nous savons bien que la « justice » n'est pas dans tous les cas juste et que les traditions morales sont quelquefois absurdes au regard de la raison. Mais tant que les

phénomènes économiques et sociaux d'aujourd'hui restent toujours les mêmes, la plupart de nous obéiront même à cette partie des lois et des traditions dont nous nous plaignons peut-être parfois. Nous y sommes obligés. Car nous ne pouvons pas changer à notre gré et du jour au lendemain ces lois et ces traditions qui ont des relations intimes avec les institutions sous lesquelles nous vivons. Pour les changer, il faut reconstituer les institutions ou les modifier. Mais reconstituer ou modifier les institutions, c'est rajuster les positions des membres de la collectivité et leurs intérêts respectifs. Cela implique naturellement les résistances de la classe privilégiée. C'est en attendant l'heure de vaincre ces résistances, de modifier ces institutions, de trouver leurs substituts que la plupart de nous consentent à les observer. C'est grâce à notre consentement formel ou muet que ces lois et ces traditions continuent de subsister.

Certains sociologues exagèrent trop le rôle des représentations collectives. Celles-ci, en réalité, ne passent à l'existence réelle que dans la mesure où elles sont comprises et acceptées. Même les sentiments moraux ne sont pas exclusivement œuvre de la pression sociale. Ce n'est pas la société en tant qu'être spécial qui nous impose les lois, les préceptes moraux, c'est la nécessité et l'utilité sociale qui nous les imposent.

Nous ne cherchons pas à diminuer les influences du milieu. Au contraire, nous lui donnons sa juste valeur. Par cette méthode, nous espérons arriver à comprendre la psychologie de l'interaction du milieu et de l'individu. Nous trouvons que toutes les influences du

milieu physique, toutes les influences que l'on subit dans les différents milieux sociaux, contribuent inégalement à former notre caractère et notre contenu mental. Ces influences différentes, avec leurs divers degrés, exerçant à travers notre intérêt permanent ou momentané, leurs actions sur nos mécanismes innés et acquis, spécifient, caractérisent nos activités et font que chacun de nous est soi, et pas un autre.

(1) (2) Le rôle des idées est évident, mais il est rendu possible dans ces deux cas par le milieu physique.

(3) *Welsh Triads*, cité par Dewey et Tufts, *Ethics*, p. 61.

(4) *Psychologie des sentiments*, p. 196.

(5) Ch. Blondel, *Les volitions*, *Traité de Psychologie* de Dumas, t. II, pp. 391-392.

(6) G. Davy, *Sociologie*, *Traité de Psychologie* de Dumas, t. II, p. 786.

(7) *Ibid*, p. 788.

(8) *Ibid.*, p. 789.

(9) Raph, *Connais-toi par la Psychanalyse* pp. 222-223. Nous trouvons que Ralph simplifie trop le processus de réaction de l'individu vis-à-vis d'un milieu, en disant que l'individu réagit « sans le moindre souci d'honnête impartialité » contre le milieu qui l'affecte douloureusement. C'est un fait observable de tous les jours que, si l'individu est éclairé, il ne vise pas son intérêt si étroitement, il trouve son intérêt même dans l'impartialité, car c'est en examinant objectivement la situation que l'homme arrive à servir le mieux son intérêt.

(10) Cité par G. Dumas, *Traité de Psychologie*, t. II, p. 751.

(11) Cité par G. Dumas, *ibid*.

(12) Hayes, *Introduction to the Study of Sociology*, p. 316.

(13) Baudouin, *Suggestion et Autosuggestion*, 3^e édition, p. 69.

(14) Coué, *La maîtrise de soi-même*, p. 8.

(15) G. Dumas, *Interpsychologie*, *Traité de Psychologie*, t. II, p. 740.

(16) *Ibid*.

CHAPITRE X

Le dynamisme psychologique

Un état psychologique, laissé à lui-même et non contrarié par des états antagonistes, tend à s'exprimer en mouvements. Car tout état psychologique est une étape d'une tendance qui s'achemine à sa fin. Tant que la tendance n'est pas satisfaite, elle continue à s'émouvoir. Ses mouvements ne sont pas arbitraires, ils sont caractérisés d'une façon déterminée par la tendance qui est à son tour déterminée par l'état psychologique précédent.

Autour de cette recherche de l'assouvissement des tendances, les images, les idées, les sentiments, les réflexes moteurs s'organisent et se systématisent. Dès qu'un élément de ces systèmes, de ces organisations est mis en branle, tout le reste s'ensuit. C'est ainsi qu'une idée, quand elle effleure à peine la conscience, peut déclencher des mécanismes extrêmement complexes. L'action idéo-motrice est justement un bon exemple de ces phé-

nomènes. « Il y a, dit W. James, action idéo-motrice chaque fois que la représentation d'un mouvement est immédiatement suivie de ce mouvement, sans qu'on aperçoive la trace d'une hésitation. Alors la conscience ne révèle rien entre la conception et l'exécution. Sans doute, il y a entre les deux toutes sortes de processus neuro-musculaires, mais nous les ignorons tout à fait. Nous pensons l'acte et il s'accomplit instantanément; c'est tout ce que nous révèle l'introspection » (1).

Cet entraînement des états constitue ce que nous appelons le dynamisme psychologique. C'est grâce au caractère dynamique de nos états psychologiques que nous pouvons continuer notre activité en vue d'une fin. La signification profonde du dynamisme psychologique ne réside pas dans le fait de l'entraînement des états psychologiques, elle réside dans la direction, dans la continuation des mouvements qui tendent vers un but, c'est le but qui détermine les étapes intermédiaires, qui les anime, qui les amène les uns après les autres.

Le dynamisme se manifeste aussi bien dans les activités volitionnelles que dans les activités automatiques. Nous avons étudié dans notre sixième chapitre le dynamisme dans les activités volitionnelles, il nous reste à l'étudier dans les activités automatiques. L'automatisme peut être divisé en deux catégories : l'automatisme physiologique et l'automatisme psychologique. Les automatismes physiologiques sont hérités tout montés de nos ancêtres, ils intéressent les physiologistes. Ce sont les automatismes psychologiques qui nous occupent ici.

Les automatismes psychologiques résultent de détermination volitionnelles. Ils sont formés sous l'influence

de l'exercice, de la répétition des mouvements engagés qui sont des réactions adaptatives à des situations déterminées. Leur organisation permet souvent à la conscience de se désintéresser d'eux et de laisser au système neuro-musculaire le soin de les réaliser. « Mais dans leur complexité, écrit Ch. Blondel, dans leur adaptation à un but qui n'est pas purement physiologique, dans leur utilisation, ils conservent quelque chose du processus psychologique dont ils sont issus et qu'ils figurent extérieurement. Telles sont, par exemple, nos habitudes professionnelles et morales, où des devoirs de tout ordre s'enregistrent en comportements » (2).

Mais comment les étapes intermédiaires d'une activité continue s'organisent-elles ? Nous croyons qu'une réaction qui n'a pas réussi dans une situation donnée, agit négativement sur l'individu, que l'individu l'évitera à la prochaine occasion, tandis que les réactions préparatoires qui nous conduisent à la fin proposée ou obscurément désirée de l'activité, profitent de l'énergie endiguée qui tend vers cette fin, et s'intègrent ainsi avec la réaction finale en un acte complexe. Il s'ensuit que quand l'individu apprend à faire quelque chose, non seulement il élimine les réactions infructueuses, faisant ainsi la place aux seules réactions qui ont réussi, mais encore il fait l'apprentissage de la réponse complexe et coordonnée tout entière.

Chez l'homme, l'apport acquis contient un grand nombre d'actes complexes de ce genre. Ils sont formés au cours de l'apprentissage, de l'expérience quotidienne. Une fois formés, ils peuvent être utilisés comme éléments par rapport à un acte plus complexe encore. L'opé-

ration intellectuelle s'effectue souvent en utilisant des formules qui ont elles-mêmes peut-être une origine lointaine, mais dont on se sert comme de points de départ, d'instruments fort simples. La solution supposée du problème qui a provoqué cette opération constitue un schéma que tendent à remplir ces formules. Celles-ci sont provoquées par la solution supposée. Si, chez la personne chez qui une telle opération a lieu, les mécanismes innés, qui sont les aptitudes naturelles, et les mécanismes acquis, qui sont les expériences et les connaissances, fonctionnent bien, les formules dont il est question entrent harmonieusement et avec rapidité dans le schéma. Les formules s'entraînent les unes les autres : dans les unes, il y a déjà des éléments qui appellent ceux des autres. Les liens qui rapprochent ces éléments peuvent être coordonnés et on n'arrive à s'apercevoir de leur présence que graduellement et dans l'ordre déterminé de l'apparition de ces formules. Mais dans les cas privilégiés, l'automatisme n'en apparaît pas moins. Quelquefois, l'harmonie est si parfaite entre les formules, et la rapidité avec laquelle elles entrent dans le schéma est si grande, que la personne n'éprouve pas le moindre effort à résoudre le problème. C'est dans des cas pareils que les phénomènes de l'inspiration se manifestent. (3).

Quand l'acte complexe est du type moteur et quand de nouveaux problèmes ne se posent pas dans l'accomplissement de cet acte, on n'a qu'à se laisser entraîner pour arriver au but, par le mouvement qu'a déclenché la situation. Le mouvement commencé provoque le mouvement suivant, celui-ci à son tour un autre, et ainsi de suite jusqu'à la fin de cet acte complexe. L'attention,

quand il y en a, est orientée toujours vers le mouvement qui va venir. L'exécuteur anticipe, il ne s'arrête pas à la fin du premier mouvement et ne commence pas le second mouvement après une interruption. Il s'engage déjà dans les préliminaires du second mouvement tandis qu'il exécute encore le premier mouvement. Ainsi une série de mouvements devient un acte simple et continu et cet acte continu devient plus tard un élément d'un acte plus complexe.

Mais s'il s'agit d'un acte perceptif complexe, comme dans le cas où l'on reçoit directement une dépêche, peut-il y avoir automatisme dans cet acte ? Quand le destinataire est habitué à recevoir des dépêches, son acte perceptif comporte aussi un automatisme. Il n'anticipe pas les tic-tac, ce qui n'est pas un procédé sûr. L'automatisme consiste, dans ce cas, à laisser venir un certain nombre de tic-tac avant de déterminer leurs significations. L'attention n'est pas dirigée vers ce qui est en train de venir, comme dans le cas de l'acte moteur, elle est dirigé plutôt sur ce qui vient de passer, de sorte qu'elle se porte sur une série de tic-tac qui correspond à un mot ou à une phrase. Le receveur de dépêches, lorsqu'il atteint une certaine habileté, ne répond pas à un tic-tac ou deux, il répond à des séries tout entières (*).

A cause de la facilité et de la rapidité avec lesquelles on exécute les actes automatiques, on en est arrivé à considérer toutes les activités automatiques comme indépendantes de la conscience. En réalité, la conscience n'est pas effacée dans la plupart des activités automatiques, elle les surveille de haut. L'automatisme continue son cours tant qu'il ne rencontre pas de difficultés. Dès

qu'un obstacle se présente, tout de suite la conscience y prend garde : « Le caractère commun de tout automatisme normal, écrit Ch. Blondel, qu'il soit moteur, intellectuel ou moral, est d'être un automatisme surveillé. Il ne s'exerce que sur l'autorisation tacite et sous le contrôle latent de la conscience qui a tôt fait, le plus généralement, de réprimer ses manifestations intempestives. Si, allant et venant en notre bureau, nous voyons une épingle à terre, nous la ramassons sans y pnsér, et ce sera l'action idéo-motrice de James. Mais si nous sommes dans un salon en visite de cérémonie et que nous voyions une épingle à terre, nous pensons bien à ne pas la ramasser. L'automatisme normal ne reçoit donc de la conscience qu'un congé sous condition et incessamment révocable, suivant les exigences matérielles ou morales auxquelles nous avons à satisfaire et auxquelles les mécanismes montés en nous peuvent ou non se prêter utilement » (5).

D'après cette analyse, nous voyons que dans l'automatisme, il y a auto-stimulation. Les étapes précédentes d'une activité automatique provoquent les étapes suivantes. Le caractère de spontanéité des activités automatiques provient de cette auto-stimulation. Dans les activités volitionnelles, les impulsions extérieures jouent un rôle important. Au contraire, dans les activités automatiques, l'impulsion est intrinsèque, elle vient du mouvement de ces activités elles-mêmes. Cela signifie que l'individu trouve dans son activité le moyen requis de donner satisfaction à sa tendance actuelle. Ce moyen est non seulement efficace, mais encore facile pour l'individu qui en dispose. Ce sont la satisfaction pressentie

et la facilité d'exécuter cet acte, qui assurent à certaines de nos activités un caractère agréable. Certains de nos intérêts doivent l'émotion agréable qu'ils produisent chez nous, justement à cette satisfaction pressentie et à cette facilité d'exécuter l'action nécessaire. L'absorption dans laquelle nous plongeant certaines activités est un autre caractère de l'automatisme. Dans cet état, l'esprit de l'individu tout entier est engagé dans l'activité actuelle, en d'autres termes, l'activité de l'esprit est entretenue par l'intérêt intrinsèque de cette activité. La vérité est que, quand on a une capacité d'exécuter certains actes qu'exige une situation donnée, on prend naturellement intérêt à l'accomplissement de ces actes, et qu'une fois que ces actes sont commencés, ils fournissent leur propre force motrice et s'exécutent spontanément.

C'est grâce à l'automatisme que certaines de nos activités intellectuelles et morales sont exemptes d'effort. Si nous étions contraints de recommencer l'apprentissage de la réaction à une situation chaque fois que celle-ci se présente, nous ne pourrions pas apprendre grand chose. Et si nous étions forcés de nous faire violence pour remplir un devoir chaque fois que celui-ci s'impose, la vie morale serait intolérable. L'automatisme rend faciles nos activités morales et nous fournit, dans la vie intellectuelle, des moyens avec lesquels nous pouvons aspirer à des réalisations nouvelles.

(1) W. James, *Précis de Psychologie*, p. 564.

(2) Ch. Blondel, *Les Volitions*, *Traité de Psychologie* de Dumas, t. II, pp. 418-419.

(3) L'inspiration est un phénomène très complexe, nous ne considérons ici que son automatisme.

(4) Woodworth, *Dynamic Psychology*, p. 95.

(5) Ch. Blondel, *Les Volitions, Traité de Psychologie*, de Dumas, t. II, pp. 419-420.

CHAPITRE XI

L'intérêt, activité synthétique de la vie mentale

Nous avons adopté la méthode analytique pour étudier la psychologie de l'intérêt. L'intérêt, dans le sens que nous avons défini dans notre premier chapitre, est une activité fort complexe. Il pose à la psychologie un problème difficile. Aussi, avons-nous cru que, si nous voulions comprendre son mécanisme, il nous fallait connaître ses divers aspects. Tout d'abord, nous avons sondé son origine, la source d'où il jaillit. Nous avons trouvé que ce sont les tendances, les impulsions, les besoins spontanés de l'organisme qui donnent lieu à notre intérêt pour un objet ou une situation. Puis, nous avons essayé de montrer le rôle de l'objet ou de la situation dans notre activité. Cet objet ou cette situation n'appartient pas nécessairement et exclusivement au monde extérieur : ils peuvent résider en nous-mêmes.

En traitant de tout cela, nous avons vu que nos tendances, etc., avec les situations dans lesquelles nous nous trouvons, représentent surtout pour nous, des problèmes à résoudre. Les solutions de ces problèmes sont nos réactions qui donnent satisfaction à ces tendances. En troisième lieu, nous avons abordé l'aspect intellectuel de l'intérêt, c'est-à-dire le moyen par lequel nous arrivons aux solutions. Mais ces tendances, nous ne commençons à en prendre conscience que sous leur forme d'émotion, de sentiment. En quatrième lieu, nous avons étudié le côté affectif de notre activité. Comme la solution des problèmes présente souvent des difficultés qu'il faut surmonter, nous nous sommes proposé en cinquième lieu d'envisager le phénomène volitionnel. Les tendances ont leur histoire, et les matériaux mentaux que nous utilisons dans nos tentatives pour résoudre les problèmes sont conservés dans l'inconscient. Nous avons, en sixième lieu, tâché d'entrevoir l'histoire cachée de ces tendances et le mécanisme de l'évocation associative. En septième lieu, nous avons jeté un coup d'œil sur le facteur organique de l'intérêt et l'hérédité qu'il implique. Nous avons entrepris de faire voir la base physiologique de notre activité et ce qui détermine nos aptitudes naturelles. Jusqu'ici, nous n'avons étudié le problème de l'intérêt que du point de vue psychologique individuel. Pourtant, les influences du milieu, et surtout du milieu social, sont loin d'être négligeables dans nos activités. En huitième lieu, nous avons fait remarquer comment ces influences les affectent. Au cours de notre vie, les expériences nous fournissent des mécanismes nouveaux. Ces mécanismes acquis, une fois déclanchés

par la stimulation d'une situation, poursuivent spontanément jusqu'à leur fin, ou bien jusqu'à l'occurrence d'un obstacle, leurs mouvements qui constituent les étapes intermédiaires de nos activités. Finalement, nous avons cru devoir porter notre attention sur l'automatisme psychologique. En étudiant de cette manière le problème de l'intérêt, nous avons été amenés, croyons-nous, à reconnaître les divers aspects de nos activités.

Cependant, cette façon de traiter la question a un inconvénient. C'est qu'elle donne l'impression que l'activité se compose de divers éléments et qu'elle en est la somme, alors qu'elle est en réalité quelque chose de vivant, de global et de continu. Ce sont les divers aspects pris dans leur ensemble qui constituent l'activité. Pour l'exposer avec un peu de précision, nous l'avons décomposée et nous l'avons examinée sous ses divers aspects.

L'activité, comme nous l'avons répété maintes fois, est la réponse de notre organisme tout entier à une situation donnée. La nature de notre réponse tient de notre organisme. Or, notre organisme a son principe d'unité. La réponse à la situation doit en avoir un aussi. En effet, lorsque nous nous intéressons à une chose, notre activité obéit à ce principe. Dans notre activité, nous pouvons trouver réunis tous les facteurs que nous avons traités plus haut : les tendances, l'aspect intellectuel, l'affectivité, les éléments inconscients, les fonctions organiques, les influences du milieu, l'automatisme, etc. L'activité utilise comme matériaux tous les éléments de la vie mentale. Ces éléments ne sont pas réunis en un faisceau. Ils se pénètrent les uns les autres et forment un courant canalisé dans une direction déterminée par

le but de l'activité. C'est dans ce sens-là que nous parlons du principe d'unité et des éléments de la vie mentale.

Dans nos études précédentes, nous nous sommes efforcé constamment de mettre en lumière le principe d'unité dans notre activité. Ce principe se manifeste implicitement dans la signification de cette dernière. Lorsque nous parlons des tendances, des besoins, des désirs, de l'idéal, du but ou de la fin d'une activité, de la solution d'un problème, nous parlons par là même de ce principe. C'est pourquoi quand nous traitons de l'aspect intellectuel, du facteur affectif, du facteur inconscient, du facteur organique, etc., de l'intérêt, nous nous sommes reporté toujours à nos tendances, à nos besoins, à nos désirs, etc. Ceux-ci constituent l'esprit qui anime notre activité, le centre autour duquel convergent et s'organisent tous les éléments de la vie mentale. Le principe d'unité est essentiellement un principe d'activité qui tend vers son but.

Comme elle synthétise la vie mentale, elle reflète toute la complexité de la personnalité de l'individu. L'activité n'est que la personnalité en acte, dans son devenir dans un milieu déterminé. La personnalité consiste en la synthèse des mécanismes innés et acquis. Mais les mécanismes acquis peuvent augmenter indéfiniment. Grâce à l'augmentation des mécanismes acquis, la personnalité évolue. Et l'évolution de la personnalité, c'est l'apparition de nouvelles tendances, de nouveaux intérêts. Ainsi, nos penchants acquis, nos habitudes contractées tendent à déterminer en fait, et à titre de mobiles, notre conduite ultérieure.

Par l'accroissement de nos intérêts, nous élargissons et nous agrandissons notre personnalité. Cette vérité psychologique est de très grande conséquence non seulement du point de vue intellectuel, mais encore du point de vue moral. Nous savons que primitivement notre intérêt s'attache à notre petit moi, à notre bien-être, à ce qui nous est bon à quelque chose. Peu à peu, à mesure que notre intelligence nous découvre de nouveaux intérêts, nous introduisons notre moi dans les choses qui n'ont pas de rapports directs avec nous, et dans les intérêts d'autrui. Nous nous identifions enfin à l'humanité, à la cause que nous soutenons, à l'idéal que nous formons et adorons. Les saints, les martyrs, les grands patriotes, les grands révolutionnaires, les grands moralistes, ce sont les hommes qui placent leur intérêt dans l'intérêt d'autrui, dans leur idéal. De leur intérêt primitif à leur intérêt supérieur, il y a toute une série d'intérêts intermédiaires. C'est à travers les intérêts intermédiaires que nous arrivons à socialiser notre moi, à hausser notre personnalité jusqu'à son point suprême. Sans doute, certains grands hommes s'affranchissent si vite de leur petit moi qu'il semble qu'ils s'exemptent de ces étapes. C'est qu'ils sont favorisés par des conditions obscures, par exemple par une constitution physiologique particulière, par un milieu généreux, par une éducation particulièrement efficace et par leur propre nature.

L'intérêt, qu'il soit primitif ou dérivé, est le moteur de toutes nos activités. Il n'y a pas d'activité désintéressée, comme nous avons essayé de le démontrer dans notre premier chapitre. Nous devons connaître cette vérité pour diriger notre activité avec clairvoyance. C'est avec

de la clairvoyance que nous pouvons mener une vie meilleure, que nous pouvons éviter les erreurs, les souffrances dues à notre orgueil aveugle, à notre ignorance volontaire ou involontaire.

LE DOYEN,
A. EHRHARD.

Vu et permis d'imprimer

Lyon, le 24 Mai 1929

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
pour le Recteur et par délégation,

LE VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ
L. JOSSERAND.

Bibliographie

- BALDWIN. — Le Développement mental chez l'enfant et dans la race.
- BAUDOUIN. — Etudes de psychanalyse.
— Suggestion et auto-suggestion (3^e édition).
— La Force en nous.
- BERGSON. — L'Energie spirituelle.
- BRILL. — Psychanalysis : its theory and practical application.
- CELLÉRIER. — L'Intérêt, *Revue Philosophique*, 1914.
- CLAPARÈDE. — La Psychologie de l'enfant.
— L'Association des idées.
- COUÉ. — La Maîtrise de soi-même.
- DEWEY. — L'Ecole et l'enfant.
— How we think.
— Essays in experimental logic.
— Democracy and education.
- DEWEY and OTHERS. — Creative intelligence.
- DEWEY and TUFTS. — Ethics.
- DUMAS. — Traité de psychologie, 2 vol.
- FONTÈGNE. — L'Orientation professionnelle et la détermination des aptitudes.
- FREUD. — Cinq leçons sur la psychanalyse.
— Introduction à la psychanalyse.
— La Psychopathologie de la vie quotidienne.

- FREUD. — Psychologie collective et analyse du moi.
— Le Rêve et son interprétation.
— Trois essais sur la théorie de la sexualité.
— Totem et tabou.
— The Interpretation of dreams (traduction anglaise de Brill).
— Essais de psychanalyse.
- GOBLOT. — Traité de logique.
— Fonction et finalité, *Revue philosophique*, 1899, t. I.
— L'Expression musicale. (Conférence faite à la *Semaine pédagogique* de Lyon, le 26 mars 1914, et éditée en brochure).
- HAYES. — Introduction to the study of sociology.
- JAMES (W.) — Principles of psychology, 2 vol.
— Précis de psychologie.
— Talks to teachers on psychology and to students on some of life's ideals.
- JANET (Pierre). — L'Automatisme psychologique.
— Les Obsessions et la psychasthénie, 2 vol.
- KUO ZING-YANG (KWO JEN-YUAN). — Giving up instincts in psychology, *Journal of Philosophy*, 1921.
— Le Comportement humain (en chinois).
- LALO (Ch.) — Esthétique.
- LAUMONIER. — Le Freudisme exposé et critique.
- LOCKE. — Essay concerning human understanding.
- MARVIN. — The History of european philosophy.
- MAC DOUGALL. — An Introduction to social psychology.
- PAULHAN. — L'Activité mentale et les éléments de l'esprit.
- PÉREZ. — Les Trois premières années de l'enfant.
— L'Enfant de trois à sept ans.
- PERRY. — Present philosophical tendencies.
- PIÉRON. — Psychologie expérimentale.
- PILLSBURY. — L'Attention.
- PIAGET. — Le Jugement et le raisonnement chez l'enfant, 2 vol.

- POE. — Poems and essays (Tauchnitz edition).
- POYER. — Les Problèmes généraux de l'hérédité psychologique.
- RALPH. — Connais-toi par la psychanalyse.
- RIBOT. — Psychologie de l'attention.
— La Psychologie des sentiments.
— La Logique des sentiments.
— Essai sur l'imagination créatrice.
- ROUSTAN. — Psychologie.
- RUSSELL (B.). — L'Analyse de l'esprit.
— Scientific method in philosophy.
- SEGOND. — L'Esthétique du sentiment.
— Le Raisonnement et l'activité intentionnelle de l'esprit, *Journal de psychologie*, n° 10, 1925.
- TRANSLEY. — The New psychology and its relation to life.
- TCHAO YEN. — La Psychologie de la forme (en chinois). *Min toh (Min-to)*, vol. VIII, n° 5.
- WATSON. — Psychology from the standpoint of a behaviourist.
- WOODWORTH. — Dynamic psychology.
-

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — La définition de l'intérêt	1
CHAPITRE II. — La racine de l'intérêt.....	13
CHAPITRE III. — Le facteur objectif.....	25
CHAPITRE IV. — Le facteur intellectuel	35
CHAPITRE V. — Le facteur effectif	49
CHAPITRE VI. — Le facteur volitionnel	65
CHAPITRE VII. — Le facteur inconscient	79
CHAPITRE VIII. — Le facteur organique et l'hérédité	91
CHAPITRE IX. — Le facteur du milieu et surtout du milieu social	111
CHAPITRE X. — Le dynamisme psychologique	125
CHAPITRE XI. — L'intérêt, activité synthétique de la vie mentale	133
BIBLIOGRAPHIE	139



IMP. BOSC FRÈRES & RIOU

42, QUAI GAILLETON ,

LYON ,



